

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4^{ÈME} ANNÉE, No 167. — SAMEDI, 16 JUILLET 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 16 JUILLET 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Vive la République, par Léon Leduc. — Poésie : A la brise, J. B. Caouette. — Nos gravures. — En route pour la baie d'Hudson. — A M. Chs. Gauvreau. — La persévérance triomphe de tout. — Les Monts de Piété. — Choses et autres. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Jean-Jeudi (suite)

GRAVURES : La charité. — Haut-Canada : Traversée des Rapides ; Little Rocky, sur la rivière Abitibi. — La rencontre d'un iceberg. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage mensuel de nos primes, le lot de \$50.00 a été gagné par Madame Fafard, 82, rue Sainte-Catherine, Montréal, et celui de \$25.00 par Mademoiselle Virginie Duquet, 223, rue Saint-Jean, Québec.



DIMANCHE dernier, je me mis à la fenêtre de ma chambre pour voir passer..... les passants.

Au bout de cinq minutes, un type attira mon attention par sa démarche étrange. —Tiens ! me dis-je, voici un citoyen bien ému. Il continua ses arabesques et tourna au premier coin, après avoir manqué de s'abattre sur une barrière de jardin.

Un quart d'heure plus tard, passage d'un autre bipède dans un état des plus voisins de l'ivresse, mais se tenant encore très bien, quoiqu'un peu trop droit, dans une de ces positions qu'on ne peut pas trop définir, même après avoir consulté plusieurs légistes pour savoir si, oui ou non, il pourrait être arrêté, jugé et condamné suivant la loi.

P..... aurait ainsi jugé le cas : "Dire qu'il n'a pas bu, il a bu ; mais dire qu'il a bu, il n'a pas bu."

Dix minutes après, autre électeur ivre.

Au bout d'une heure, j'avais compté la demi douzaine et le défilé continuait toujours, et comme je ne pouvais admettre que tous ces gaillards là s'étaient donné le mot pour passer dans ma rue, j'en conclus qu'il en circulait ailleurs un nombre proportionnel et que la quantité de pochards est énorme le dimanche.

Renseignements pris au bureau de police, il se trouva que mon raisonnement était juste, et que c'est bien le dimanche que l'on constate le plus de cas d'ivresse.

. Les hôtels, restaurants et buvettes sont cependant fermés ce jour-là, à très peu d'exceptions près, car je suis certain que la plupart des hôteliers et restaurateurs sont bien aises d'avoir

un peu de repos un jour par semaine, et il faut donc admettre que c'est parce qu'il y a moins d'occasions de boire que l'on boit le plus.

Plus on ferme les auberges, plus on se grise.

Dieu veuille alors qu'il ne passe jamais dans la tête de nos législateurs l'idée d'interdire entièrement la vente des liqueurs spiritueuses, car il n'y aurait jamais assez de sergents de ville pour arrêter les délinquants.

En y réfléchissant un peu, on constate que cette loi des licences est très injuste, et qu'elle ne semble avoir été faite que pour plaire à une certaine partie de la population.

Le but avoué est de faire respecter le dimanche, le jour du Seigneur.

Certes, ce but est des plus louable et, que l'on soit catholique ou protestant, on est forcé d'admettre la force de cet argument ; mais pourquoi autoriser la vente des liqueurs spiritueuses les jours de fête d'obligation pour les catholiques.

Pourquoi ? parce que les protestants ne reconnaissent pas ces fêtes.

Si cela est un délit de tenir son hôtel ouvert le dimanche, pourquoi n'en est-ce pas un de faire la même chose le jour de l'Ascension ou de la fête des saints Pierre et Paul ?

Où la loi est incomplète, ou elle n'a été faite que pour satisfaire entièrement les protestants.

. Je veux effleurer aussi un autre point.

Il ne se passe pas de jour où la Cour ayant à juger un ivrogne ou une ivrognesse, un policeman ne vienne dire :

—Oh ! celui-là, Votre Honneur, on le connaît, il est toujours ivre.

Presque toujours aussi, le juge demande au prisonnier :

—Vous êtes déjà venu ici pour répondre à des accusations du même genre.

—Quatre, cinq fois seulement, Votre Honneur.

Souvent même, les journaux nous rapportent que X... ou Z... a comparu devant la Cour, hier, pour la trentième fois, la cinquantième fois et plus encore, étant accusé d'ivresse.

Un de ces incorrigibles a poussé le cynisme jusqu'à dire un jour :

—Je célèbre aujourd'hui mes noces de diamant d'ivrognerie.

C'était la soixantième fois qu'on le condamnait !

Pourquoi ne pas interdire ces gens-là, puisque ce sont toujours les mêmes qui retombent dans la même faute ?

Pourquoi ne pas les priver de leurs droits civils et politiques, comme on fait pour les fous ?

Viennent les élections, voici vingt ou trente ivrognes d'habitude qui exerceront les mêmes droits que vous et moi, qui jouiront des mêmes privilèges, et peut-être la majorité du candidat élu ne sera-t-elle due qu'à eux !

Mais c'est absurde !

Dans une conférence qu'il donnait il y a quelque temps à Québec, l'hon. M. Ch. Langelier disait n'avoir vu que deux hommes ivres à Paris, pendant les deux années qu'il a passées dans cette atroce ville de débauches, dont le nom seul fait loucher certains gens.

Admettons qu'on en voit davantage, maintenant que la population de Paris a augmenté, mais tout le monde admettra qu'on boit moins là-bas qu'ici.

—Oui, direz-vous, cela est parfaitement exact, mais les Français ont du vin à bon marché et ils en boivent au lieu de s'empoisonner avec du whiskey.

Alors que l'on s'arrange de manière à faire baisser les droits sur les vins français ! Mais on ne le fera pas et on n'a jamais voulu le faire, parce que si nous buvions du vin, le trésor public s'en ressentirait trop mal et notre santé trop bien.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, mais cela m'entraînerait plus loin que ne le comporte le cadre d'une causerie.

. On mettra plus de temps à détrôner le roi Whiskey que le roi Kalakaua des Iles Hawai, que je crois bien en danger de perdre sa couronne.

Encore un que l'eau de feu a conduit dans un bien mauvais chemin.

Ce roi Kalakaua, à qui on a fait de si belles réceptions en Europe, il y a quelques années, tout comme à un vrai roi d'un grand royaume, avait des habitudes des plus étranges, mais ce qu'il y a de plus curieux c'est qu'il était devenu aussi *boddler* qu'un échevin de New-York ou de Montr..... non, j'efface.

Il y a une douzaine de jours, le peuple fatigué des extravagances de son souverain et de son ministère, a adopté les résolutions suivantes :

"A cause de sa corruption et de son incompetence, le gouvernement a cessé de donner aux citoyens la protection à laquelle ils ont droit.

"Le roi *devra* renvoyer immédiatement son cabinet actuel et le remplacer par des hommes jouissant de la confiance publique, et qui l'aideront à donner au pays une constitution nouvelle, il *devra* restituer à l'Etat les \$71,000 qu'il a reçus *comme pot de vin* et ne *devra* plus entraver la liberté des élections ?"

Treize personnes, pas une de plus ni de moins, présentèrent cette résolution au Roi qui renvoya aussitôt les ministres.

Pas entêté ce souverain.

Il a compris que jouer avec le peuple n'est pas toujours un jeu auquel on gagne et, pendant qu'il était en train de faire des concessions, il a promis de ne plus donner de bals, de diminuer le personnel de sa suite et de se dispenser des... danseurs d'Honolulu.

Il paraît que cela coûte très cher, les danseurs d'Honolulu.

Tout ceci est très bien, mais, il y a un mais, les Hawaïens ne croient pas à la conversion de leur roi et ils se proposent de le détrôner à la première occasion.

. Montréal vient d'être encore le théâtre d'un empoisonnement accidentel.

Une jeune femme, heureuse en ménage, mère de deux charmants enfants et dans une position aisée, rentrait un soir chez elle, quand, saisie d'un malaise subit, elle voulut prendre un remède qu'elle avait dans sa chambre. Le malheur voulut qu'elle se trompat de bouteille, et elle prit de l'acide carbonique.

Dix heures après elle était morte.

Il ne se passe guère d'année sans que des accidents du même genre ne soient constatés, quoique l'on ait toujours cherché à les éviter.

C'est ainsi qu'il a été souvent conseillé de ne mettre les poisons que dans des bouteilles d'une forme spéciale, facile à reconnaître au toucher, quand on se trouve dans l'obscurité.

L'idée est excellente, mais le mal est qu'elle ne soit pas mise en pratique par les pharmaciens.

Il est vrai que l'on colle souvent sur la bouteille une étiquette portant une tête de mort imprimée en noir, mais cela ne sert pas à grand chose, et mieux vaudrait qu'une loi fut établie ordonnant l'emploi des bouteilles spéciales pour tous les poisons.

Cette proposition a été déjà faite, mais comme elle est très sensée, on ne s'en ait jamais occupé.

. Québec vient encore d'échapper à un grand désastre. Pauvre vieille bonne cité, est-il vrai que la plus française des villes de tout le nouveau monde finisse par donner raison au vieux dicton que Québec doit finir par le feu ?

Cette fois, on ne peut pas venir nous répéter la vieille rengaine, que Québec est en retard, que Québec ne suit pas le progrès, que Québec ne prend pas les mesures nécessaires pour se protéger, et autres choses aussi absurdes, car le danger ne venait pas de la ville, mais bien de la citadelle.

Les écuries ont pris feu tout à coup, en pleine nuit, malgré la surveillance qu'on devait exercer, et en un instant tout le ciel a été illuminé.

Le danger principal résidait dans l'accumulation de plus de quatre cent mille livres de poudre et de dynamite dans les poudrières.

Si le vent avait été plus violent, il est probable que tout sautait, ville et citadelle.

Qu'une poudrière saute par suite d'un accident cela se voit, mais qu'une caserne brûle ce n'est pas permis, puisqu'on dispose toujours d'un nombre d'hommes suffisant pour exercer la plus minutieuse surveillance.

Il existe en France un règlement militaire or-

donnant que dans le cas d'incendie d'une caserne, le régiment qui l'occupe devra marcher pendant un an et un jour, sans trêve, ni relâche, et cette règle a du bon, car des soldats qui laissent brûler leur caserne ne méritent pas d'en avoir une.

Dans le cas de Québec, il est impossible de savoir comment le feu a pris et comme on a nommé une enquête spéciale pour en découvrir la cause, nous sommes bien sûr du verdict.

Il se terminera à la manière des enquêtes du coroner : "Incendie sans cause connue."

* * Au moment où le journal paraît à Montréal, la colonie Française fête sa fête nationale, la fête de la France, et bien que je vous en ai déjà parlé la semaine dernière, je tiens à vous renouveler la mémoire et à vous rappeler qu'aucune idée politique n'est en jeu et que tout le monde travaille pour les pauvres, tout en s'amusant beaucoup.

Car on va beaucoup s'amuser pendant les trois jours que durera la fête, et s'amuser d'une manière convenable.

J'espère donc avoir l'honneur et le plaisir de vous voir à Elmwood Grove et de vous serrer la main, nous parlerons de la France, de souvenirs de là bas, des grands jours du Canada, du vieux temps où le même drapeau couvrait de ses plis tous les Français des deux mondes, et puis vous verrez qu'à un moment donné l'enthousiasme nous gagnera et que nous crierons à pleins poumons :

VIVE LA FRANCE !!!

Léon Ledieu

VIVE LA RÉPUBLIQUE

Ne vous effrayez pas du titre, lisez l'article, et vous verrez que légitimistes, orléanistes, bonapartistes, jérémies et victoriens et même républicains, ne pourront pas s'en plaindre.

Cet article avait été écrit pour le journal *Le 14 Juillet* 1887, mais il a été supprimé pour des raisons spéciales.

Voici ma prose :

Si nous étions à Paris !

Plus d'un parmi nous a déjà murmuré aujourd'hui ces mots pleins de souvenirs, qui suffisent pour produire dans notre esprit de si radieuses visions, pour faire renaître de charmantes heures disparues, pour rappeler de si douces choses dont nous avons gardé précieusement la mémoire, fleurs du printemps de notre vie, dont le parfum nous envahit la tête et active les battements de nos cœurs redevenus jeunes pour un instant.

Nous recueillons aujourd'hui avec soin ces souvenirs, semés au hasard dans nos heures de jeunesse, mais qui forment maintenant ce livre du passé que nous lisons avec tant de bonheur, les yeux fermés, quand nous sommes secoués par ce seul nom : Paris !

Ce Paris, cependant, n'a pas de moissons dorées comme les riches plaines du pays normand, les pampres vigoureux des provinces bourguignonnes n'y pourraient vivre, les roses sont étioilées, les arbres phtisiques allongent leurs bras maigres, l'air est suffocant, la Seine est noire, les maisons sont trop hautes, les jardins trop petits, le travail y est dur, la vie difficile, Paris.....

Paris est la plus adorable ville qu'il soit possible de rêver, et tout homme qui y a vécu, qu'il appartienne à n'importe quel pays, préférera toujours les soirées de Paris aux nuits d'été bleues et parfumées de Florence, aux crépuscules étincellants de l'Équateur, aux radieuses nuits du Nord.

Pourquoi ? Ah ! pourquoi ? La cause est introuvable, mais l'effet existe.

Si nous étions à Paris !
J'y étais en 1865, et j'habitais loin du centre, dans cette vieille rue de Sèvres que les démolisseurs n'ont pas encore osé toucher, non loin du boulevard Montparnasse, tout au fond d'une grande cour, où j'avais découvert une maison à deux étages, à toit aigu, située en avant d'un grand jardin et dont l'allure provinciale et modeste me rappelait le pays natal.

Il y avait là une dizaine de chambres meublées,—pas trop richement,—habitées par des étudiants et des artistes,—pas trop riches.— J'y ai connu Léonce-Petit, et nous menions là la vie la plus agréable du monde, quoique très rangée, ce qui vous étonnera peut-être si vous ne connaissez pas Paris.

Les étrangers qui viennent passer deux ou trois mois à Paris en partent généralement sans en rien connaître, mais absolument rien, sauf ce qu'ils ne devraient pas connaître. Leur premier soin est de demander où se tiennent les plus mauvaises choses, quoique très agréables, et ils en usent tout le temps.

En revenant, ils disent qu'ils sont allés à Paris et vous en font un tableau ou plutôt une caricature aussi déplorable que stupide.

Ceux qui arrivent à connaître le mieux Paris sont ceux qui ont le moins d'argent.

Nous vivions donc en bons garçons, et chose plus incroyable encore, nous étions presque d'accord en politique ; nous n'aimions ni l'Empire ni l'Empereur.

Les uns avaient leurs raisons pour cela, d'autres n'en avaient peut-être pas, je ne veux jurer de rien.

Le 15 août allait arriver pour la première fois, depuis que nous nous connaissions, et avec un ensemble magnifique, nous résolûmes de ne pas prendre part à la fête du tyran.

Le matin de ce jour-là nous nous réveillâmes d'un air furieux, le soleil était bien beau pourtant, notre jardin était magnifique, le ciel était bleu et nos fleurs plus parfumées que de coutume peut-être, mais nous nous étions promis d'être mécontents et de protester par nos mines de conspirateurs contre les démonstrations du jour.

Tout Paris était en fête, tous les Parisiens et les étrangers s'étaient répandus dans les rues, places, squares, promenades, etc., etc. Pas une maison qui ne fut pavoisée, pas une fenêtre qui n'eût un drapeau, de la verdure, quelque chose de joyeux enfin et tout cela formait le coup d'œil le plus étonnant et le plus grandiose que j'aie jamais vu.

En revenant du déjeuner nous allâmes droit devant nous, sans trop savoir où, poussés un peu par la foule, mais n'oubliant pas un instant que la consigne était de ne pas s'amuser, et un pas suivant l'autre, nous arrivâmes ainsi sur l'Esplanade des Invalides, où des théâtres et baraques avaient été installés pour ce jour-là.

La grande place était littéralement bondée de spectateurs. Combien ? peut-être soixante ou quatre-vingt mille, et une fois entés dans cette mer humaine, impossible d'en sortir, un flot poussait l'autre, il fallait avancer, marcher, circuler quand même.

Nous jetâmes un regard de pitié sur ce peuple esclavé et l'un de nous murmura d'une voix sombre : "Des cirques, mais pas de pain !" Il était féroce, notre camarade !

Je remarquai cependant que tous ces gens-là avaient vraiment bonne mine, qu'ils ne semblaient nullement souffrir de la faim et qu'ils avaient l'air aussi de s'amuser beaucoup.

Un remous nous envoya vers l'avenue de Lamotte Piquet, dans laquelle nous entrâmes poussés par une force invincible.

Au loin des casques, des sabres, des baïonnettes, des cuirasses étincelaient au soleil et en débouchant sur le Champ de Mars le spectacle devenait éblouissant.

Soixante mille hommes étaient rangés en bataille, infanterie, cavalerie, artillerie, aigles au vent, étaient là attendant le moment de la revue.

Tout à coup un grand cri s'éleva : L'Empereur ! Les tambours battent aux champs, les clairons sonnent, toutes les musiques font éclater les notes de *Partant pour la Syrie* et, obéissant à la poussée qui augmentait sans cesse, nous tournons à droite et au bout de vingt minutes nous arrivons au quai, non loin du pont d'Iéna.

Napoléon III, suivi de son brillant état-major escorté de princes, de ducs, des maréchaux de France, etc., etc., passait au galop devant le front des troupes.

Puis le défilé. Vive la ligne ! Vive les chasseurs ! Vive les cuirassiers ! bravo l'artillerie ! la foule devenait folle de bonheur, tout

l'esprit français se réveillait, et, quand près de nous passa la cavalerie, tous les sabres se levant devant le chef de l'État, toutes les poitrines criant : "Vive l'Empereur !" le peuple fit écho et moi-même emporté, ahuri, enthousiasmé, délirant, je criai aussi : Vive l'Empereur !

Mes camarades en avaient fait autant. Maintenant, pourquoi cette contradiction, pourquoi ce cri entièrement opposé à nos convictions politiques ?

Pourquoi ? parce qu'en ces moments d'explosion générale, le patriotisme nous envahit quand même, le courant est irrésistible, la grandeur de la France éclate plus majestueuse encore que de coutume, le souvenir de nos victoires, de nos splendeurs nous entraîne, et force nous est de crier : Vive quelque chose !

On criait : Vive l'Empereur ! mais en réalité ce n'était pas l'Empereur que l'on acclamait, c'était la France que l'on saluait. L'Empereur pouvait bien mourir, cela nous inquiétait peu, mais il fallait envoyer vers le ciel un *vicat*, un remerciement, une prière, une exclamation.

Ce sentiment est tellement vrai, tellement naturel que, plus tard, il y a quelques années, à un banquet du 14 juillet, à Montréal, j'ai entendu comme beaucoup d'entre vous aussi, M. Kolb-Bernard, légitimiste absolu, se joindre à nous et crier : Vive la République ! et il expliquait sa conduite comme je viens de le faire.

Aujourd'hui donc, nous sommes dans les mêmes conditions, l'enthousiasme est général, le patriotisme est dans tous les cœurs, et que vous soyez de n'importe quelle opinion politique, quand vous crierez : Vive la République, tous nous savons que, si le sentiment de peu ou beaucoup n'est pas d'accord avec la forme du gouvernement actuelle, cela veut dire :

VIVE LA FRANCE !

LÉON LEDIEU.

A LA BRISE !

Haleine du printemps, ô brise parfumée,
Errant de fleur en fleur, de vallon en vallon !
L'amoureux pour ouvrir ta roulade animée !
S'arrache sans regret aux plaisirs du salon !

Il place sur ton aile, aimable messagère,
Ses longs soupirs d'amour, ses rêves de bonheur,
Et tu vas les porter à l'amante sincère
Qui, là-bas, les reçoit dans les plis de son cœur.

Que de fois le poète a redit sur sa lyre
Les gracieux accords que préludait ta voix,
Et que de fois l'oiseau dans un joyeux délire
S'est mis à les chanter sous l'ombrage des bois !

O brise ! enivre-moi longtemps de ton arôme ;
Viens rafraîchir mon âme en proie à la douleur !
Lasse devant mes yeux comme un léger fantôme,
Et porte jusqu'à Dieu l'écho de mon malheur !

J. B. Croutte

NOS GRAVURES

LA CHARITÉ

Cette scène de *Mignon* peut aussi servir d'allégorie à la charité.

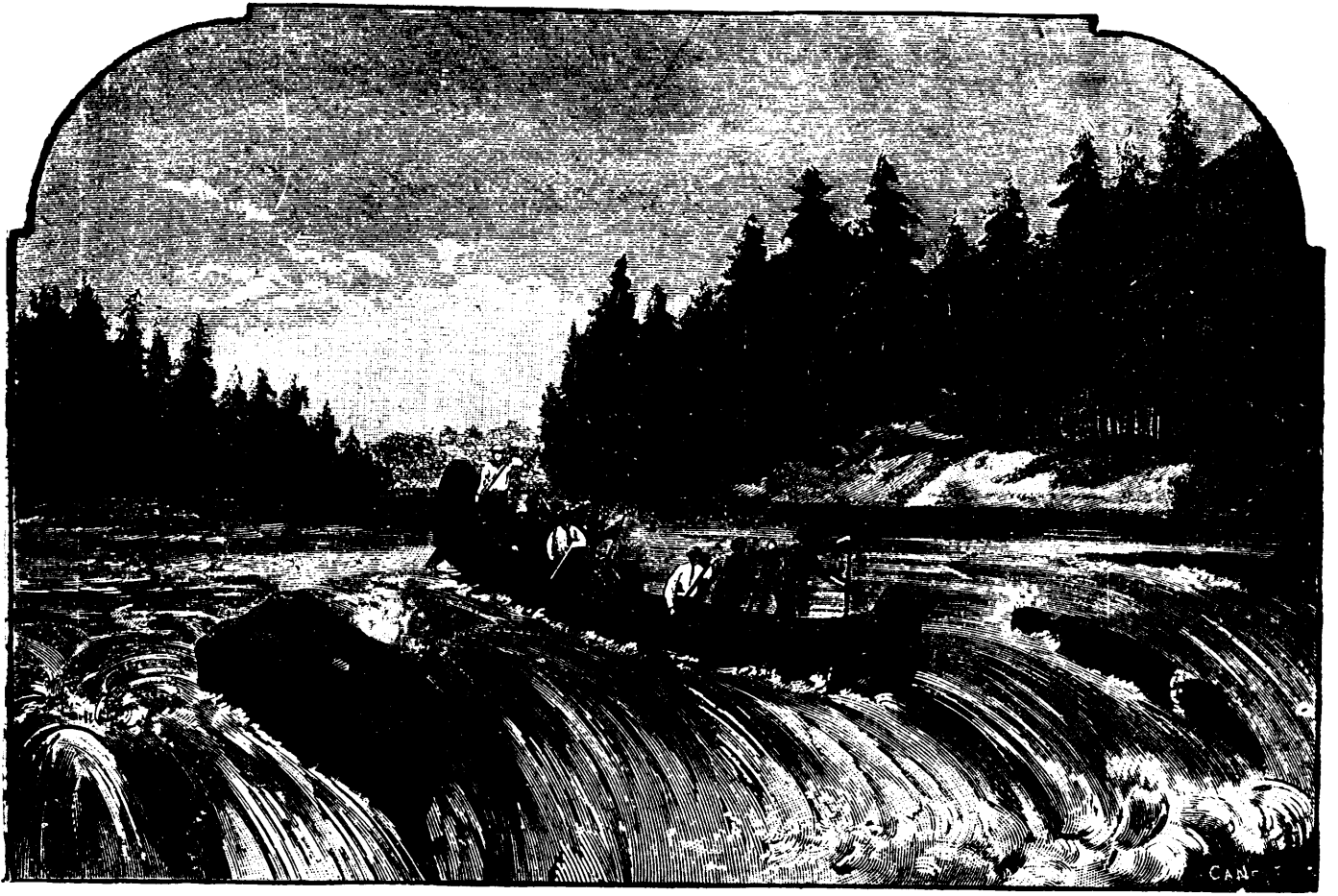
Le dessin en est excellent et la scène est admirablement rendue.

ICEBERGS DANS L'ATLANTIQUE

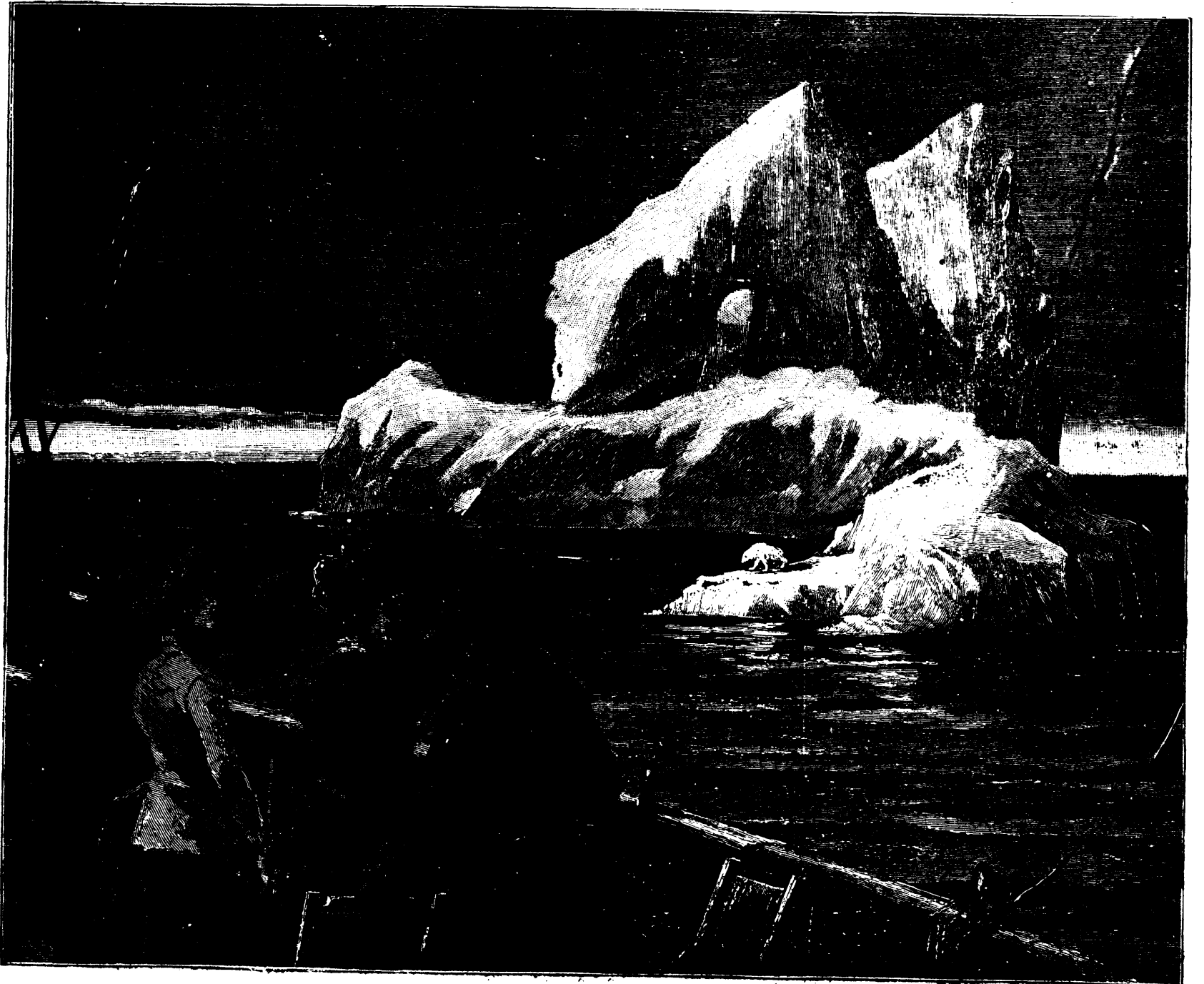
Quiconque a traversé quelques fois l'Atlantique n'a pas manqué de rencontrer des fragments d'icebergs, descendus de la baie de Baffin, par le détroit de Davis, et de là par le courant du nord, jusqu'à ce qu'ils viennent se perdre dans les eaux tièdes du Golfe Stream, près des bancs de Terre-neuve.

Dernièrement, les passagers d'un vapeur transatlantique se rendant en Europe, ont pu voir un ours polaire, maigre et efflanqué, debout sur un iceberg.

Dans les tristes conditions où il se trouvait, ce fut un véritable service que de lui envoyer une balle dans la tête.



EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON.—TRAVERSÉE DES RAPIDES ; d'après un dessin du R. P. Paradis. (Voir le texte)



RENCONTRE D'UN ICEBERG DANS L'ATLANTIQUE

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

II

DU LAC ABBITIBI AUX TROIS-PORTAGES
(Suite)

Le Long-Sault.—Le rapide de l'Île.—La Chaudière.—La rivière au Menton.—La rivière Frédéric.—Le testament d'Atitimou.—Deux pauvres déserteurs.—Les Trois-Portages.

Doux sommeil vint clore une journée si tranquille, à la tête du Long-Sault, au milieu de framboisiers, de gadelliers et de groseilliers, dans un bois d'épinettes résineuses et odorantes.

Ici la rivière s'élargit, la couche d'eau diminue, et là les cailloux montrent leurs têtes arrondies; les bouillons sont nombreux, mais peu considérables; la rivière paraît fiévreusement agitée, vous diriez dans

nos champs une pièce de guèrets mal tournés. Seuls nos hommes avec le bagage, le 27 au matin, sautent la tête du Long-Sault; pour soulager le canot, nous marchons sur les grèves et dans les bois, par des endroits où il n'y a point de sentiers tracés: travail affreux. C'est la première fois depuis notre départ que nous mangeons du pain noir; il paraît que ce n'est pas la dernière; en cet endroit commencent les vraies difficultés du voyage. Nous nous embarquons pour sauter les autres rapides du Long-Sault, passant comme une

flèche à travers les écueils qui pullulent autour de nous; une seule de ces pierres peut mettre notre écorce en morceaux, c'est à donner la fièvre. Aussi je connais à mes côtés un noble voyageur qui l'a attrapée belle et bien; du reste, il ne s'en cache pas.

Vous êtes tenté peut-être de rire de notre peu de courage. Eh bien! venez, si vous l'osez, sauter avec nous le *Rapide de l'Île*. Ce rapide prend son nom d'un flot poétique et charmant, une vraie corbeille de verdure, qui semble amarrée à la tête du courant; vous craignez à chaque instant que la corde invisible ne casse, et que la corbeille ne soit entraînée par la violence des flots comme l'est actuellement notre canot. Les vagues irritées vous menacent de toutes parts, elles vous attaquent, elles clapotent et rejaillissent sur les flancs de l'esquif au galop; une, plus hardie, saute par dessus bord et, sans aucun respect, crache sur Sa Grandeur; une seconde, plus alerte encore, le baptise des pieds à la tête. Oui, Horace avait raison quand il disait:

Ille robur et ces tripl-x
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit petago ratem
Primus.

« Il avait autour du cœur une triple cuirasse

de chêne et d'airain, celui qui le premier confia à la perfidie de la mer un vaisseau fragile. » Que dire de celui qui imagina de lancer une écorce de bouleau ?

* *

Tout à coup, la rivière se rétrécit. Au bas, une partie des eaux revient sur elle-même et forme un tourniquet puissant qui attire et engloutit ce qui passe à la surface: c'est la *Chaudière*. Il faut être habile comme Okouchin pour passer, comme il vient de le faire, sur la crête d'un flot, entre deux courants, entre le zist et le zest.

Plus haut que le *Rapide de l'Île*, nous avons passé sur la droite la *rivière au Menton*, qui apporte à l'Abbitibi troublée, sale et blanchâtre, le tribut de ses eaux limpides et noires. Elle est double, unissant ses deux branches à quelques arpents seulement de son embouchure; la pointe du delta, qu'elle se trouve à former, ressemblant plus ou moins à un menton, lui a valu cette appellation singulière.

A midi, nous saluons sur la gauche la rivière *Frédéric*, dont les eaux, aussi claires que celles du *Menton*, presque aussi volumineuses que celles de l'Abbitibi, viennent doubler la masse liquide qui nous descend vers la mer. Elle arrive du

régénérateur coulat sur son front, car un sorcier lui avait prédit que de ce moment il mourrait. Cependant, son sorcier ne put le défendre des atteintes de la consommation galopante; et bon gré malgré il lui fallut prendre sa feuille de route pour les terrains de chasse de l'autre vie. Lui-même dicta, jusque dans les plus minutieux détails, les dispositions de sa sépulture, suivant les rites des anciennes coutumes. On devait donc, après l'avoir enseveli dans une écorce de bouleau, l'enfermer dans une tombe, placée sur le sol sous une tente neuve; près de lui on déposerait, au haut de quatre poteaux, pour les soustraire aux atteintes des ours, tous les objets qui lui seraient nécessaires pour voyager, chasser et pêcher dans le pays des âmes: fusil, plomb, poudre, couteaux, et dans un coffre, pantalon, chemise, mitasses, bas, couvertes, tabac, pipe, savon, que sais-je? Ses deux beaux frères furent assez fous pour travailler pendant six jours, afin d'exécuter à la lettre les dernières volontés de ce cerveau malade. Atitimou, qui avait crevé de faim pendant sa vie, se trouva dans l'abondance après sa mort. La tente l'abrita pendant trois ans; aujourd'hui, il n'en reste plus que les lambeaux que le vent a attachés aux ronces des buissons. Il est venu chercher son fusil et son couteau, ou bien quel-

qu'un de ses parents les a enlevés, avec ou sans sa permission. Ces restes d'un paganisme qui s'éteint amènent sur les lèvres des sauvages un sourire de compassion, et ils servent à leur faire apprécier davantage les bienfaits de cette foi qui élève plus haut leurs espérances.

* *

Une autre histoire. Il y a une douzaine d'années, deux Suédois engagés au Fort de Moose, s'ennuyant dans leur retraite de la Baie d'Hudson et voulant retourner à l'activité du grand monde, désertèrent, dans le secret de la nuit et des forêts, et



HAUT-CANADA. — Little Rocky sur la rivière Abbitibi; d'après un dessin du Rév. Père Paradis.

Mattawagamng et traverse, nous dit-on, un pays riche en forêts de pins; en la remontant, on peut arriver à la belle plaine de la *Blanche*, rivière qui se jette dans le lac Témiscamingue. D'après certains explorateurs, ici se trouverait le futur grenier du versant septentrional de la Puissance du Canada. Toujours est-il qu'au confluent des deux rivières le sol est d'une générosité qu'on ne lui supposerait pas dans ces latitudes; les arbres atteignent une hauteur superbe, le feuillage déborde, les herbes se développent avec une vigueur tropicale. Si j'étais un chasseur de ce pays, c'est en cet endroit que j'établirais mon wigwam d'été, ma cabane de plaisance. Atitimou est de mon avis, il y a choisi le lieu de son repos.

* *

Voyez-vous sur ce mamelon, où les arbres ont été abattus pêle-mêle, ce long coffre en bois rond et ces quatre tréteaux supportant une petite charpente, c'est le mausolée d'Atitimou, autrefois dit l'Écureuil, enfoui en ce lieu tout comme un esprit fort, après être passé de vie à trépas, il y a cinq ans. Le dit Écureuil était païen, sa femme est catholique, et il permettait qu'on baptisât ses enfants; mais pour lui, il ne voulut jamais que l'eau

ils entreprirent de se rendre à Montréal, à la raquette, en suivant la rivière Abbitibi jusqu'à la hauteur des terres. Arrivés à la fourche de la Frédéric, ils crurent que c'était le cours d'eau principal, et ils s'engagèrent dans une fausse direction. Reconnaissant leur erreur, ils rebrous-sèrent chemin, mais il était trop tard; le plus faible s'affaissa de fatigue et d'inanition; l'autre alla s'ensevelir dans les neiges quelques jours de marche plus loin. Au printemps, les sauvages retrouvèrent leurs cadavres auprès de leurs raquettes, et ils les confièrent à la terre. Pauvres exilés, qui tombèrent dans le silence d'un désert glacé sans une parole amie pour soutenir leur âme défaillante, et qui n'eurent pour pleurer sur leur trépas que les gémissements du vent dans les arbres dénudés!

* *

L'après-midi et le canot coulèrent rapidement entre deux rives unies, et ce soir nous a vus engagés dans les *Trois-Portages*, par un chemin des plus difficiles, coupé de ravins profonds, montant et descendant des rochers abrupts. Nous voici assis pour la nuit, en face d'un grand remous, où la rivière change de direction presque bout pour bout, sur une côte fortement tourmentée. Le sol

a été bouleversé par quelque grande commotion intérieure; les lits de granit brisés, entassés, sont couchés presque perpendiculairement, les collines se donnent des airs de montagne. Ce sont les premiers aspects rudes et sévères que nous rencontrons depuis le lac Abbitibi; tout jusqu'ici était coquet, gentil, mignon.

Je vous écris au grand air, sur la tête d'un caillou. Notre tente est dressée sur les galets et nos couvertes étendues sur une roche plate. Les ombres de la nuit tombante viennent embrouiller ma plume et mes idées. Bonsoir! Je vais aller goûter les douceurs du duvet d'Abbitibi.

III

DES TROIS-PORTAGES A NEW-POST

Le Fort-aux-Maringouins.—Le Rapide de l'Île.—Qu'est-ce que sauter un rapide?—Habilité des Sauvages.—Presqu'un naufrage.—Un bureau de poste.—Honnêteté du public.—Le Royaume du castor.

Je vous écris de New-Post, un poste de l'honorable Compagnie, qui n'est pas neuf pourtant, puisqu'il a bien seize à dix-huit ans d'existence, mais il est nouveau, comparé à Moose, qui compte ses années par deux siècles. Les sauvages l'ont baptisé d'un nom propre, tiré des circonstances locales, *Sagimicakigou*, "le fort aux maringouins," et je puis vous assurer, expérience faite, que le nom ne ment pas à la chose.

Hier matin, à quatre heures, nous quittions les *Trois-Portages*; un fort courant nous entraînait entre deux rives élevées et sauvages; la nuit avait été courte et le lit dur; je continuais paisiblement, au fond du canot, le sommeil interrompu, lorsque soudain un violent coup de coude me réveilla au milieu des bouillons irrités, nous sautions le *Rapide de l'Île*, second du nom, mais de beaucoup le premier par la hardiesse de ses bonds et les terreurs qu'il nous a causées.

**

D'abord, savez-vous ce que c'est que sauter un rapide? Je vais vous le dire une fois pour toutes: c'est une course effrénée, effrontée, qui n'a pas le sens commun, à travers les écueils et les dangers. Votre canot s'élance, avec la rapidité de la flèche, au milieu des flots écumeux, il effleure les récifs, il contourne les rochers. Instinctivement, vous saisissez, avec force et des deux mains, les bords de l'esquif; le regard se fixe sur l'abîme; les lèvres, muettes, se serrent sur les dents, et le cœur palpète d'émotion. Vous diriez que l'embarcation, emportée à l'épouvante, va aller se briser sur une batture; déjà elle n'en est plus qu'à quelques pieds, mais soudain, Okouchin, d'un coup d'aviron, l'a viré bout pour bout et elle continue sa route, sautant, bondissant, longeant un autre abîme, montant, descendant sur le dos des vagues qui l'emportent comme des chevaux au galop.

Nos guides alors deviennent d'autres hommes, ils ont perdu leur allure lente et un peu nonchalante. L'œil dominateur, la tête haute, la chevelure au vent, l'air inspiré, ils sont solides à leur poste. Leur commandement est bref, leurs mouvements vifs et saccadés. Ils se lèvent, ils se penchent, ils s'assoient, ils se servent successivement du grand aviron, du petit aviron, ou de la perche; ils nagent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, faisant tous ces mouvements avec une vitesse et une précision toute militaire. Puis, quand le pas périlleux est franchi, quand l'abîme est laissé loin en arrière, il faut voir comme ils se redressent dans leur fierté, une main sur l'aviron, un poing sur la hanche; triomphants, ils sont sublimes.

Cette fois, Okouchin, indisposé, n'était pas à son poste. *Poadji*, bon rameur, mais pilote indécis, tenait le grand aviron. Notre canot allait bondissant, comme un taureau blessé, sur la plaine bouleversée; le guide ne sut pas frapper juste dans le joint, c'est-à-dire monter sur la crête d'un flot entre deux courants et y maintenir l'équilibre; le nez du canot est frappé par un remous, et nous voilà charroyés à l'envers, sans devant derrière, au beau milieu du rapide. Nos hommes,

déconcertés, se dressent ébahis. "Tournez-vous," crie Okouchin; il se retournent sur leurs sièges, mais déjà la fureur du courant nous a saisis et nous ballotte à la dérive dans les caves mouvantes, entre des collines écumeuses et furibondes. L'un est pâle, l'autre blême, l'autre livide, l'autre ouvre de grands yeux effarés, personne ne parle. Monseigneur de la main bénissait les flots, ils regardent au moins une dizaine de bénédictions; nous pouvons dire que nous avons navigué dans l'eau béate. Cependant les avirons travaillaient avec rage. Okouchin, revenu subitement à la santé, avait pris la direction; enfin, haletants, défait, soulagés, nous arrivons, tant bien que mal, au bas du rapide. Nous essayons de rire, mais le rire expirait sur les lèvres. C'est bien le cas de répéter avec l'Écriture: *Estote Parati*, "soyez prêts." Pour ma part, il ne m'est pas venu à l'esprit de songer au salut éternel; je ne pensais qu'à une chose: saisir, au moment où nous serions renversés, la barre du canot, et crier à mes compagnons de faire de même.

**

"Arrête, arrête, une lettre sur le rivage."

En effet, au bout d'une perche inclinée au-dessus des eaux, pendait un paquet en écorce de bouleau, attaché par une corde faite d'une racine d'orme. Dans le paquet était enveloppée, avec soin, une lettre écrite avec un charbon noir, sur une écorce de bouleau. Sur l'enveloppe, aussi en écorce de bouleau, était couchée l'adresse en ces termes:

André sa lettre.

La missive se lisait comme suit, mot pour mot:

2 mai 1884.—Je t'écris, André. Elle n'est pas bien, ta mère; nous en avons eu soin, nous autres. Voilà que ma grand-mère et nous, à *Polonokikalec* nous irons. Nous autres, nous nous portons bien.

Signé: ICHA.

Manière abbitibaine d'écrire et de prononcer *Jean*.

C'est ainsi que, dans ce pays reculé, sans ministre du gouvernement, sans courriers, sans maître de poste, comptant seulement sur la bonne volonté et la discrétion du public, se fait le service de la malle.

Un peu plus loin, André prit une chemise qu'il avait laissée, l'hiver précédent, dans un sac de bouleau, suspendu aux branches d'un liard: il fixa sa hache dans les flancs du même arbre, pour la reprendre au retour, dans cinq semaines. Dans un autre endroit, nous apercevons, au sommet d'une épinette, trois paires de raquettes, grandes et petites, qui attendent là la neige prochaine. A l'embouchure d'une petite rivière, nous voyons sur un échafaudage élevé, afin qu'elles soient hors de l'atteinte des bêtes sauvages, des provisions en farine et en viande sèche, que les chasseurs de ces terres ont mises en dépôt, pour la saison des froids. Nous ne pouvons cacher notre étonnement:

—Les passants respectent-ils ces objets quasi-abandonnés? N'y a-t-il pas de danger qu'ils soient volés?

—Aucun, nous répondit Okouchin, parce que, vois-tu, par ici il ne passe pas de blancs.

Le compliment était flatteur pour notre civilisation orgueilleuse. Heureux pays où la propriété, pour être en sécurité, n'a pas besoin d'hommes de police, de serrures, ni de clefs!

**

De distance en distance, nous apercevons des cabanes de castors, et nous voyons sur les rives coupée en sifflet, la souche des arbres, comparativement gros et élevés, que ces industrieux petits animaux, n'ayant à leur service d'autres instruments que leurs deux tranchantes incisives, ont abattus pour bâtir leurs digues. Nous traversons un des plus beaux pays de chasse de l'Amérique; le climat est assez froid pour donner à la fourrure son fourni et son velouté; mais ce ne sont pas encore les rochers abrupts, les bois rabougris, les marais glacés du nord de la baie d'Hudson, pays misérables qui ne peuvent nourrir qu'une faible population d'animaux forestiers. Les forêts ici sont vigoureuses, les eaux abon-

dantes, les nourritures à profusion; la hache des chantiers et la charrue de l'agriculture ne sont pas venues troubler le repos des bêtes à poil. Aussi, les castors, les martres, les visons se multiplient-ils en paix, comme aux beaux jours du passé. Un bon chasseur veille sur les bêtes de sa terre, comme un bon pasteur sur son troupeau. Il en connaît le nombre et le lieu d'habitation, il suit leur migration, il respecte leurs affections domestiques, laissant les parents élever en paix leur progéniture; il épargne la jeunesse, espoir de l'avenir, et il ne fait sa récolte précieuse qu'au temps où la peau a tout son prix et toute sa valeur. Si la colonisation et l'industrie, avec leurs champs de blé et leurs usines, n'envahissent pas ces solitudes, nos petits-neveux, longtemps encore comme nous, pourront porter des capots de castor, des casques de loutre et des mitaines de vison.

(A suivre)

A. M. CHS. A. GAUVREAU



poète! les accents mélancoliques de ta lyre m'ont touchée. Quelle douleur secrète agonise et brise l'idéal de ton âme? Pourquoi épancher ainsi ton âme dans la tristesse, tandis que t'avançant rapidement dans le sentier fleuri de la science et des arts, l'avenir brille devant toi et te réserve ses belles promesses?

Pourquoi te bercer de souvenirs qui ont pu infliger une blessure cruelle à ton cœur d'élite?

Pourquoi raviver en toi les douleurs causées par une espérance déçue, un espoir envolé?

Pourquoi t'attrister pendant que tout s'émeut dans la nature, ce beau spectacle qui réserve tant de plaisirs?

Qu'importe pour toi le soleil bien mort, les parfums sans arôme? N'est-il pas d'autres parfums qui ne se fanent jamais? N'est-il pas aussi des cœurs sensibles où l'amour s'endort et vit toujours?

Prends ta lyre, poète bien-aimé: continues à orner tes sujets de riantes couleurs, qu'on n'y voit plus cette mélancolie empreinte sur ta dernière poésie.

Chasse les sombres idées qui pourraient ternir la beauté de tes douces pensées, redis le gai refrain de l'espérance.

ANGÉLINA.

LA PERSÉVÉRANCE TRIOMPHE DE TOUT

On nous écrit de Québec:

Mademoiselle Virginie Duquet, fille de M. J. N. Duquet, agent général et éditeur du *Pèlerin de Terre Sainte*, a obtenu le prix de \$25.00 au dernier tirage du MONDE ILLUSTRÉ. Cette heureuse abonnée avait été sur le point d'abandonner sa souscription en mai, à l'expiration de la troisième année de cette intéressante publication, mais, finalement, Mlle Duquet crut devoir continuer encore pour une nouvelle année, aussi, aujourd'hui, cette fidèle abonnée est loin de regretter sa persévérance en faveur de ce charmant journal qui mérite assurément, sous tous les rapports, d'être encouragé par nos bonnes familles canadiennes.

LES MONTS DE PIÉTÉ

Une Compagnie de Prêts et de Mont de Piété vient de se former, suivant acte de la Législature, passé lors de la dernière session à Québec.

Il n'est pas besoin de définir le but ni les avantages que doit offrir cette institution, car il suffira de dire que son établissement aura pour résultat de faire disparaître les magasins ou bureaux de prêteurs sur gages, connus sous le nom de *pawnshops*.

L'usure s'y pratiquait sur une grande échelle, comme on le sait, et de plus le déposant n'avait aucune garantie que l'objet qu'il avait mis en gage serait conservé.

Tout cela va disparaître.

Succès aux Monts de Piété et tant mieux pour les pauvres.

LE PELERIN DE TERRE SAINTE

Avec carte, plans de Jérusalem et de la Vie Douleureuse ; vues de l'intérieur de l'église du Saint Sépulture et de l'église Sainte-Anne où est née la sainte Vierge formant un magnifique volume de 472 pages octavo. Cette nouvelle édition a été publiée spécialement pour le Canada avec l'approbation de S. E. Eminence le cardinal Taschereau. Cet intéressant ouvrage devrait se trouver au sein de toutes nos familles catholiques. On peut souscrire à cette importante publication en s'adressant à l'éditeur J. N. Duquet, 223 rue du faubourg Saint-Jean, Québec. Prix broché, \$1 ; cartonné, \$1.25.

M. J. N. Duquet a été nommé le seul agent à Québec, Lévis et dans le district, pour solliciter des souscriptions au magnifique ouvrage intitulé : *Life of the Queen Victoria*, formant deux volumes grand quarto et contenant 31 gravures sur acier, ainsi que pour le nouvel et intéressant ouvrage intitulé : *Sea and Land*, illustré de 300 gravures avec des planches emblématiques colorées. On peut voir ces ouvrages artistiques en s'adressant à J. N. Duquet, 223 rue et faubourg Saint-Jean.

CHOSSES ET AUTRES

— Quand vous mettez du lait de côté pour faire lever la crème, rappelez-vous ce principe élémentaire : La profondeur du lait doit varier avec la température ; plus il fait froid, plus il doit y avoir d'épaisseur de lait ; plus il fait chaud, plus il doit être peu profond.

— Il y a dans les pâturages du Nord-Ouest plus de 104,000 têtes de bétail, 11,000 chevaux et 25,000 moutons. Ce chiffre comprend 34,000 bestiaux, 3,500 chevaux et 7,000 moutons amenés dans le cours de l'année. Environ 26,000 bestiaux, 2,000 chevaux et 6 500 moutons ont été fournis par les Etats-Unis, le reste a été importé d'Ontario et de la Colombie anglaise, la plupart des chevaux viennent de la Colombie anglaise. Ces détails ont une grande importance.

— Un marchand distingué d'Orono, donne la recette suivante pour guérir la diphtérie. Prenez deux plumes cuitières à thé de terebenthine, mettez le tout dans un bassin et posez-le sur le feu. Faites brûler ce mélange dans la chambre du malade. Cela produira une épaisse fumée. Le malade est aussitôt soulagé et commence bientôt à cracher les membranes et dans deux à trois jours il est guéri.

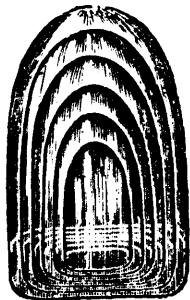
— Depuis 1822, de la création de la Propagation de la Foi, 20,000,000 de francs ont été offerts par les fidèles pour soutenir les missionnaires. Le Saint-Siège a créé 260 évêchés ou évêchés nouveaux. Actuellement il y a, dans l'Inde, 26 archevêques et évêques avec 1,200 prêtres ; dans l'Indo-Chine, la Chine et le Japon, 50 vicaires apostoliques et 1,400 missionnaires en Afrique, 2 archevêques, 12 évêques, 17 vicariats et 16 préfectures apostoliques ; dans l'Amérique anglaise, 30 évêques et 2,000 prêtres ; en Occident, 23 évêques.

— Qui ne se rappelle pas des Myrmidons et des Dolopes, ces fameux vains de l'antiquité ? On vient de trouver des membres de leur famille à Sankourace, dans l'Afrique centrale, dit le *Canadien*. Ils vivent de leur chasse, sont très agiles et bienveillants. Leur taille moyenne est de 4 pieds. Ils n'ont pas de barbe et leur chevelure est courte et crépue. Les tribus nègres avoisinantes les appellent les Batonas. L'explorateur Wolff qui vient de retrouver ces tribus perdues qui ont occupé les études d'Aristote et d'Hérédote, assure qu'il a été fort bien traité par ces vains. Les Batonas se mêlent très peu aux autres tribus.

— Le journal *Weekly Freeman*, rapporte un curieux exemple de l'instinct des animaux qui est certifié parait-il, par un tumeur oculaire digne de foi. Il y a en outre, dans ce fait, une indication à recueillir et à vérifier au sujet de la cure des piqûres ou morsures venimeuses. Se promenant dans un champ, la personne en question vit une grosse araignée des prés, dont l'espèce passe pour très venimeuse, luttant contre un crapaud de taille ordinaire. Par un mouvement rapide, l'araignée s'élança sur le dos du crapaud et le mordit, malgré les efforts de celui-ci qui essayait de la chasser avec ses pattes de devant. Le crapaud se dit rigida immédiatement vers un pied de plantain qui se trouvait non loin de là et macula, puis il revint vers l'araignée. La lutte continua avec les mêmes incidents, et, chaque fois que le crapaud était mordu, il avait recours au plantain. Le spectateur, intrigué de ce manège, arracha le pied de plantain et attendit. Il vit alors le crapaud, qui n'avait plus trouvé son remède après une nouvelle morsure, enfler rapidement, présenter des autres symptômes de l'empoisonnement et mourir au bout de peu de temps. Il y aurait là une précieuse découverte si le plantain, si commun en Europe, produisait sur l'homme des effets curatifs analogues à ceux qu'il paraît produire sur le crapaud.

UNE NOUVELLE LIGNE GLOBES

DE TOUTES FORMES ET GRANDEURS ET TRES BON MARCHÉ



CHEZ

L. Deneau

2023, NOTRE-DAME

3e porte du Carré Chaboillez

(TÉLÉPHONE 273)



Chester's Cure!

Pour la Toux, L'Asthme, Bronchites, Rhumes, Enrouements, Catarrhe, Etc, etc.

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,

461, rue La Gauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

INDUSTRIE LAITIÈRE

M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses pratiques qu'il est demeuré au No 44, RUE BONSECOURS, dans le bloc Perreault, et qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un lait pur, crème douce reçus tous les matins, beurre de premier choix et fromages en gros et en détail.

Un restaurant est ouvert où les amis pourront se rafraîchir d'un verre de lait, de crème, rafraîchissements assortis, pâtisseries et fruits. Une voiture porte à domicile tous les matins, sur ordre, le lait et autre commande qu'on voudra bien donner dans ce genre d'industrie.

J. A. GIARD, 44, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

COMPAGNIE DE PRETS ET DE MONT DE PIETE.

(CONSTITUÉE PAR ACTE DE LA LEGISLATURE, 18 MAI 1887).

EMISSION DE LA PREMIERE SERIE D' ACTIONS

LA COMPAGNIE DE PRETS ET DE MONT DE PIETE, incorporée dans la dernière Session du Parlement provincial, est constituée au capital de UN MILLION DE PIASTRES, divisé en 10,000 actions de \$100 chacune. Elle a pour but de pratiquer le PRET SUR GAGE, à l'instar des établissements européens qui ont obtenu, sous le même nom, une si grande et si légitime popularité.

OPERATIONS DE LA COMPAGNIE

Les opérations d'un Mont de Piété comprennent deux branches distinctes : (a) Les avances faites aux personnes nécessiteuses, à un taux d'intérêt raisonnable, sur la garantie du dépôt de divers objets mobiliers ; (b) Les prêts consentis au commerce, sous la forme de crédit réel, moyennant consignation de marchandises dans les docks, entrepôts ou magasins à écuries ; De ces deux sortes d'opérations l'une (le Crédit Commercial réel) n'était pas encore représentée, dans le Bas-Canada, par une institution spéciale ; L'autre (le Prêt sur Gage proprement dit) était abandonnée à l'industrie des PAWN BROKERS, qui prêtent le plus souvent à des taux d'intérêt exorbitants et dont l'industrie ne saurait offrir les garanties que présente un grand établissement financier, dirigé dans un but philanthropique, sous le contrôle de la Législature, à laquelle sa charte d'incorporation l'oblige à soumettre chaque année le rapport de ses opérations.

LE CREDIT COMMERCIAL REEL

En constituant à côté du crédit en banque, LE CREDIT COMMERCIAL REEL, et en généralisant le prêt sur RECUS D'EMMAGASINAGE dans des conditions analogues à celles qui existent en Angleterre, le Mont de Piété est appelé à rendre au commerce des services importants, principalement dans notre pays où par suite de la législation douanière, beaucoup de marchandises restent souvent en entrepôt pendant un temps plus ou moins considérable.

LES PRETS SUR GAGES

Les Prêts sur Gages aux particuliers doivent offrir à la classe pauvre et aux personnes momentanément dans le besoin, un soulagement, une ressource et des avantages qui auent aux yeux.

Avec ses opérations étendues et son capital liquide, LE MONT DE PIETE POURRA DIMINUER DANS UNE PROPORTION ENORME LE TAUX D'INTERET QUE PERVENT ACTUELLEMENT LES PAWN BROKERS.

Il donne au débiteur des facilités pour le renouvellement de sa dette ET LA GARANTIE EN CAS DE VENTE DU GAGE QUE CETTE VENTE SERA TOUTJOURS LOYALEMENT FAITE, non pas dans le seul intérêt du créancier, mais aussi dans l'intérêt du débiteur qui doit revivre, s'il en existe, le surplus du prix de vente sur le montant de la somme prêtée.

Enfin, une grande administration responsable comme une COMPAGNIE DE PRETS ET DE MONT DE PIETE, pourra prendre plus efficacement que des particuliers, toutes les précautions voulues pour s'assurer de la provenance des objets offerts en nantissement, et empêcher que le Prêt sur Gage ne dégénère en un moyen de receler le profit des malfaiteurs.

Partout où les MONTS DE PIETE ont existé, ils ont été considérés comme une institution éminemment charitable.

FORME DE LA COMPAGNIE

EN FRANCE, le Gouvernement s'est emparé de ces institutions dès l'époque des MONTS DE PIETE et il en a fait une institution d'Etat, dont les bénéfices annuels sont consacrés à améliorer les budgets des hospices.

DANS D'AUTRES PAYS, tels que l'Italie, la Hollande, l'administration des Monts de Piété est restée entre les mains de leurs fondateurs et ils constituent des établissements financiers dont les bénéfices sont répartis entre les actionnaires.

Le Parlement provincial, qui était libre de s'arrêter à l'une ou à l'autre combinaison, a préféré la seconde, sans doute en vue de recueillir plus conformes à nos mœurs politiques et financières, et il a incorporé la COMPAGNIE DE PRET ET MONT DE PIETE sous forme de Compagnie par actions.

EMISSION D' ACTIONS

C'est dans ces conditions que la COMPAGNIE DE PRETS ET MONT DE PIETE offre une partie de ses actions aux personnes désireuses de faire à la fois une œuvre charitable et un placement de premier ordre.

La première émission a eu lieu pour une première série de 1000 actions ; dont le dixième (soit \$10) a été versé en souscrivant ; la solde devant être payée au fur et à mesure, selon les besoins de la Compagnie sans toutefois que les appels puissent dépasser 5 c. par mois.

Les opérations d'une compagnie de Mont de Piété ne comportent aucun risque de perte, puisque les prêts sont représentés par un gage d'une valeur toujours supérieure à la somme prêtée.

Le MONT DE PIETE offre donc aux capitalistes toutes les garanties et toute la solidité d'un établissement de CRÉDIT FONCIER, avec le double avantage en plus ;

- (a) Que le gage mobilier offre en cas d'exécution la supériorité sur le gage foncier d'être toujours facilement réalisable ;
- (b) Que le taux d'intérêt des prêts, si réduit qu'il doive être sur les taux actuels, offre aux bénéficiaires et par suite au dividende, une marge plus considérable que dans aucune autre institution de ce genre.

CONSEIL DE DIRECTION—DIRECTEURS PROVISOIRES

- HONORABLE R. THIBAUDEAU,
- JE. EMIL PERRAULT, marchand, échevin de la cité de Montréal,
- LOUIS BOISSEAU, do do do do,
- J. O. ILON DUPUIS, do do do do,
- ALFRED BRUNET, comptable
- EMILE BONNEMAINT, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Les directeurs définitifs seront élus par la première assemblée générale qui sera convoquée aussitôt que possible après la souscription de la première émission.

SOUSCRIPTION

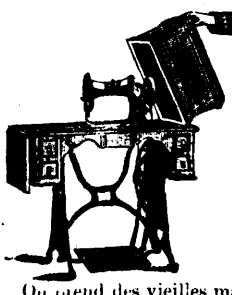
Les souscriptions sont reçues tous les jours de DIX heures a. m. à TROIS heures p. m. à mon bureau, à dater de LUNDI, 4 Juillet.

Pour tous les renseignements, s'adresser à

ALFRED BRUNET, Directeur-Gérant.

Boîte 249 Bureau de Poste Rue Saint Jacques, No 15, Montréal.

AUX MODISTES AUX ANNONCEURS



Chaque modiste achetant la Reine des machines à coudre, dir etc de l'agence L'Vel

1595, rue Sainte-Catherine, aura droit comme prime à \$3 de patrons de modes de la plus haute nouveauté. On prend des vieilles machines en échange et on vend à des conditions libérales.

VICTOR ROY, ARCHITECTE No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Parissant le 15 de chaque mois Rédacteur en chef: M. Edouard Chafon, Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins à Paris (France). Abonnements pour 1886: Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 276.—CHARADE

Tu vas donc nous quitter et de notre couronne
Nous allons voir tomber un des plus beaux fleu-
rons.
Allons donne ta main ; de mon luth qui frissonne
Tâchons pour ton départ de tirer quelques sons.
Tu nous quitte joyeux et le sourire aux lèvres,
Comptant sur le destin qui dirige tes pas ?
Ton être tout entier s'emplit d'ardentes fièvres,
Tes amis, les Manceaux, les oublieras-tu pas ?
LaisSES-tu pas aussi quelque belle éplorée,
Qui s'affaisse et gémit en se frappant le sein,
L'aveur fleur incluant mon Deux, décolorée,
Sur le vase brisé dont l'eau s'enfuit soudain,
Elle oubliera. Va, va, la nature est en fête.
Et dans l'herbe mon Un, et dans les bois l'oi-
seau
N'out qu'un long chant de joie. Allons ! lève
la tête,
Marche droit, sans mon Tout, sur ton entier
nouveau,
Etre au Mans, aujourd'hui, demain là, c'est la
vie.
Partout l'on peut aimer, partout l'on peut souf-
frir.

Va, nous aurons toujours une pensée amie
Pour notre cher Péan, pour son cher souvenir.

SOLUTIONS :

No 274.—10. Le père a 32 ans et la fille 8
ans.
20. Dans 16 ans, l'âge du père aura le dou-
ble de celui de la fille.
No 275.—Femme après T perd la moitié de
seize avant Tâge. (Femme apprêtée perd la
moitié de ses avantages.)

Biancs.

- 1 D 2e F D
- 2 D 3e F, échec
- 3 D 5e T, échec
- 4 D 7e F, échec et mat.

Si :

- 2 D 2e T, échec
- 3 D 5e T, échec
- 4 D 8e T, échec et mat.

Si :

- 2 C 3e D, échec
- 3 C 5e F, échec déc.
- 4 D 2e C, échec et mat.
- 4 C 7e D, échec et mat.

Noirs

- 1 P 6e D
- 2 P 5e D
- 3 P 4e D

- 1 P 6e F
- 2 P 5e F
- 3 P 4e F

- 1 P 6e R
- 2 R 5e R
- 3 R 6e F
- 3 R 4e R

ONT DEVINÉ :

Al. Renaud, Ottawa, Arthur et Xavier,
L'Islet; Alfred Alarie, Lévis; Alex. Jean,
Adolphe Massicotte, Edmond Lepage, Léger
Lamelin, Québec; L. U. Renaud, F. J. Au-
det, Montréal; Mad. E. Bélanger, Albert
Pichette.

UNE AUTRE PREUVE

DES BONS EFFETS DE

L'EAU DE SAINT-LEON

Montréal, 8 juin 1887.

Cher monsieur.—Je vous adresse mes plus
sincères remerciements pour les bons effets que
m'ont produit votre Eau de Saint-Léon.

J'ai pris de cette Eau pendant trois se-
maines, et je suis heureux de vous dire qu'elle
m'a complètement guéri de la constipation et
de douleurs du foie. Ma sœur s'en est égale-
ment servie pour l'indigestion et les maux de
tête, et en dit le plus grand bien possible. Je
la recommande comme étant indispensable.

Mme E. DUPUIS, rue Ste-Catherine.

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON

4, CARRE VICTORIA,

Téléphone 1432 MONTREAL

SUCCURSALES : C. Campbell, 69, rue Saint-
Antoine, téléphone 1432; O. Lepage, 1602,
rue Ste-Catherine.

AGENTS : E. Massicotte & Frères, 217, rue
Ste-Elizabeth, téléphone 810 A; B. McGale,
2123, rue Notre-Dame, téléphone 187.

GRANDE VENTE

DE LA

Balance des Marchandises du printemps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour
Dames et Habillements pour Messieurs, spé-
cialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

GRANDE REDUCTION

— POUR —

LE TEMPS DES VACANCES !

La balance de toutes nos Marchandises d'été sacrifiée

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

18108

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT-LAURENT - 18

MONTREAL

N. E. Hamilton & Cie,

1888 ET 1890, NOTRE-DAME

Nous venons de recevoir une grande quan-
tité d'Étoffes à Robes, notre assortiment est
au complet et nous sommes prêts à offrir une
belle ligne de belles marchandises sans égal
en valeur dans cette ville. Grande variété de
couleurs et nuances, et nous pouvons satisfaire
tous les goûts.

SOIES ET SATINS

De fantaisie, de toutes nuances, propres à
appareiller les nouvelles couleurs en Étoffes à
Robes.

Dans tous nos autres départements on trou-
vera des assortiments complets dans tous les
prix.

N. E. Hamilton & Cie,

(BLOCK GLENORA)

Agents demandés

465) Pépinière Fontinal (acres

LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU
CENTRAL TORONTO, ONT.

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre
notre stock en pépinières.

Succursale : 242, rue St-Jacques, Montréal.
Emploi stable à salaire fixe. Les agents ga-
gnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses.
Envoyez votre portrait avec votre demande
d'emploi à STONE & WELLINGTON,
Montréal.

J. W. BEALL,
Gérant de la succursale.

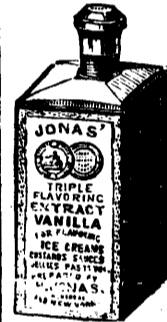
CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraichissante.
Elle entretient le scalpe en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P.
Rowell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising
contracts may be made for in NEW YORK.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-
noncer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :

- Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bou-
teilles de toutes grandeurs
- Moutarde Française, Gly-
cerine, Colofortés.
- Huile d'Olive en 1/2 pintes
et pots.
- Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI & JONAS Cie

10-RUE DE BRESOLÉS-10

BATISSES DES SOEURS) MONTREAL

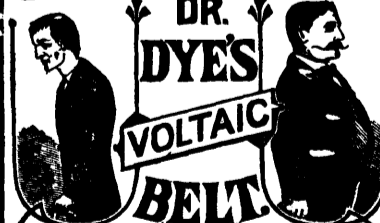
HENRY SCHMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un
tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon
ouvrage, satisfaction garantie.
Conditions modérées.

30 DAYS' TRIAL



(BEFORE - AND - AFTER)

Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial.
TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,

WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY,
LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND
VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases
of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and
OTHER CAUSES. Speedy relief and complete resto-
ration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED.
The greatest discovery of the Nineteenth Century.
Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, pu-
blié à New - York, con-
tient 8 pages de texte et 8 pages de gravures.
Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'a-
dresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York
Etats-Unis.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS LE

20 JUILLET prochain

COUT DU BILLET :

- PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
- DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies
de la Peau sont aujourd'hui d'un usage géné-
ral ; les médecins les recommandent à leurs
patients, et des milliers de certificats attestent
leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres,
Rifle, Hémorrhoides, etc., réputés incurables,
ont été radicalement guéris par l'usage de ces
Savons.

Numéros et Usage des Savons

- Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes
sortes.
- Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer
les plaies et les ulcères, et favorise la cicatri-
sation.
- Savon No 3—Contre les lentes, poux, mor-
pions, etc.
- Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques,
chancres, etc.
- Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
- Savon No 6—Pour la teigne.
- Savon No 7—Pour maladie de la barbe.
- Savon No 8—Contre les taches de rousse
et le masque.
- Savon No 9—Contre les rhumatismes.
- Savon No 10—Ce savon est employé pour
faire disparaître la grosse gorge.
- Savon No 11—Désinfectant.
- Savon No 12—Nous recommandons ce sa-
von d'une manière toute particulière pour le
rifle.
- Savon No 13—Pour les crevasses.
- Savon No 14—Surnommé à juste titre, sa-
von de beauté, sert à embellir la peau et donner
un beau teint à la figure.
- Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de
beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres
pour nettoyer les dents.
- Savon No 16—Contre les moustiques, ma-
ringonins, mouches noires, etc.
- Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie
essentiellement contagieuse, disparaît en quel-
ques jours en employant le savon No 17.
- Savon No 18—Pour les hémorrhoides. Ce
savon a déjà produit les cures les plus admi-
rables et cela dans les cas les plus chroniques.
- Savon No 19—Pour les animaux. Contre la
gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les phar-
maciens. Si votre marchand ou droguiste ne les
tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) ;
l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés
franco, par la malle.

ALFRÉD LIMOGES,
St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par
Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprieé-
taires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 90
Montréal

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 16 juillet 1887

JEAN-JEUDI

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

J prit le portefeuille, en ouvrit les deux poches qu'il venait de vider et les explora du regard, puis il continua :

—Inutile de garder le nid quand les oiseaux se sont envolés. J'enverrai ce bibelot de maroquin faire une faction au coin de la première borne que je rencontrerai... Improvisons une caisse.

Le voleur émérite se dirigea vers le petit établi chargé d'outils de graveur qu'il avait en sa possession.

Au milieu d'un fatras de choses inutiles se trouvait une boîte de fer-blanc carrée renfermant des timbres humides et des fioles d'encre grasses de diverses couleurs.

—Voici qui fera bien mon affaire, poursuivit-il en renversant sur l'établi le contenu de cette boîte : je vais truffer le dindon de cent *faïots* garantis et garder trois mille balles pour mes menus plaisirs, bords cachet vert, mâcon cachet rouge, friture de goujons, lapins sautés, et galanteries avec les dames.

Il entassa les billets dans cette façon de coffret en miniature qu'il referma, et sortit de sa chambre.

La petite cour qui se trouvait derrière son logement n'était point pavée. Le long des murs bordant les terrains vagues des Buttes-Chaumont, à l'endroit où passe aujourd'hui la rue de Puebla, existait une sorte de plate-bande dont une rangée de briques maintenait la terre.

Quelques maigres pieds de lilas, rarement visités par le soleil, végétaient dans un coin de cette plate-bande.

Jean-Jeudi s'agenouilla sur le sol près de cet humble bouquet de végétation rachitique, tira de sa poche le grand couteau dont il ne se séparait jamais, creusa fort proprement un carré de vingt centimètres de largeur et d'un demi-mètre de profondeur.

Au fond de ce trou il posa la boîte de fer-blanc, puis il remit la terre en place et la foula aux pieds afin de bien la tasser.

Toute trace du petit travail qu'il venait d'accomplir disparut.

—Breveté sans garantie du gouvernement... murmura-t-il. Bien malin sera celui qui découvrira la cachette...

Il regagna son logement, prit les trois billets de banque, les plia et s'appretait à les mettre dans son gousset.

—Ah ça! mais, fit-il tout à coup, ma parole d'honneur, je suis bête!... Au lieu de jeter le portefeuille à la borne, je vais carrément me l'offrir... Il est un peu grand, mais ça n'en sera que plus chic.

Il y glissa les billets de mille francs, le mit dans sa poche, éteignit sa bougie, ferma ses portes, rejoignit le cocher qui l'attendait, se fit conduire aux Halles et descendit en face du fameux cabaret de Paul Niquet.

L'établissement allait disparaître peu de temps après sous la pioche des démolisseurs; mais, à cette époque, il était encore en pleine vogue et, restant ouvert toute la nuit, il servait d'asile à une population singulièrement mêlée.

De tous côtés les maraîchers des environs de Paris arrivaient pour l'ouverture des halles et, avant de décharger leurs voitures, entraient un instant chez Paul Niquet.

Les salles, petites et grandes, regorgeaient de monde.

Chiffonniers, porteurs, camionneurs, commissionnaires, hommes et femmes de tout âge et de tout métier, grouillaient pêle-mêle autour des tables qu'éclairaient des quinquets fumeux.

L'atmosphère épaisse et fétide, irrespirable pour les délicats, offensait l'odorat et prenait à la gorge.

Après avoir longé le couloir obscur conduisant à la première salle, Jean-Jeudi joua des coudes pour arriver à travers la foule jusqu'à un cabinet qui se trouvait au fond de l'établissement.

et toujours comme ça, tant que dureront les monacos de mon oncle... Ça vous va-t-il?

Ça leur allait.

Ça leur allait même beaucoup.

Le programme en question devait être religieusement suivi.

Jean-Jeudi était en *bordée*, comme disent les matelots à terre. Nous le retrouverons bientôt.

Et voilà pourquoi René Moulin ne l'avait pas rencontré rue Rébeval.

.

Pierre Lorient s'était rendu immédiatement aux bureaux du chef de la sûreté en quittant son neveu Étienne; mais l'employé, auquel il expliqua son affaire avec force détails, lui dit de s'adresser au commissaire aux délégations.

Ce dernier le reçut immédiatement, et croyant le reconnaître lui demanda :

—C'est vous qui êtes venu hier au soir, n'est-ce pas, faire une déclaration relative à un fiacre disparu?

—Oui, monsieur le commissaire...

—Vous supposiez qu'on vous avait volé votre cheval et votre voiture?...

—Positivement, monsieur le commissaire.

—Et vous ne les avez point retrouvés?

—Faites excuse, monsieur le commissaire.

—Où et quand?

—Ce matin, à la fourrière.

—Eh bien! alors, vos ennemis sont finis? vous êtes content?...

—C'est ce qui vous trompe, monsieur le commissaire... je ne suis pas content, oh! pas content du tout, et je viens me porter près de vous partie civile et déposer telle somme qu'il faudra, à seule fin de faire poursuivre les gens qui se sont servis cette nuit de ma voiture, et qui m'ont volé...

—Volé votre fiacre... répliqua le magistrat; mais la restitution a eu lieu...

—Il ne s'agit pas de mon fiacre...

—On vous a volé autre chose?

—Oui, monsieur le commissaire...

—Expliquez-vous, et soyez bref autant que possible, car mon temps est précieux.

—Voici la chose en quatre mots: En descendant pour dîner chez un marchand de vin de la rue de l'Ouest, j'avais laissé dans le coffre de ma voiture un paletot, et dans la poche de ce paletot un portefeuille contenant divers papiers et un billet de banque de cinq cents francs. On a pris le paletot, le porte-

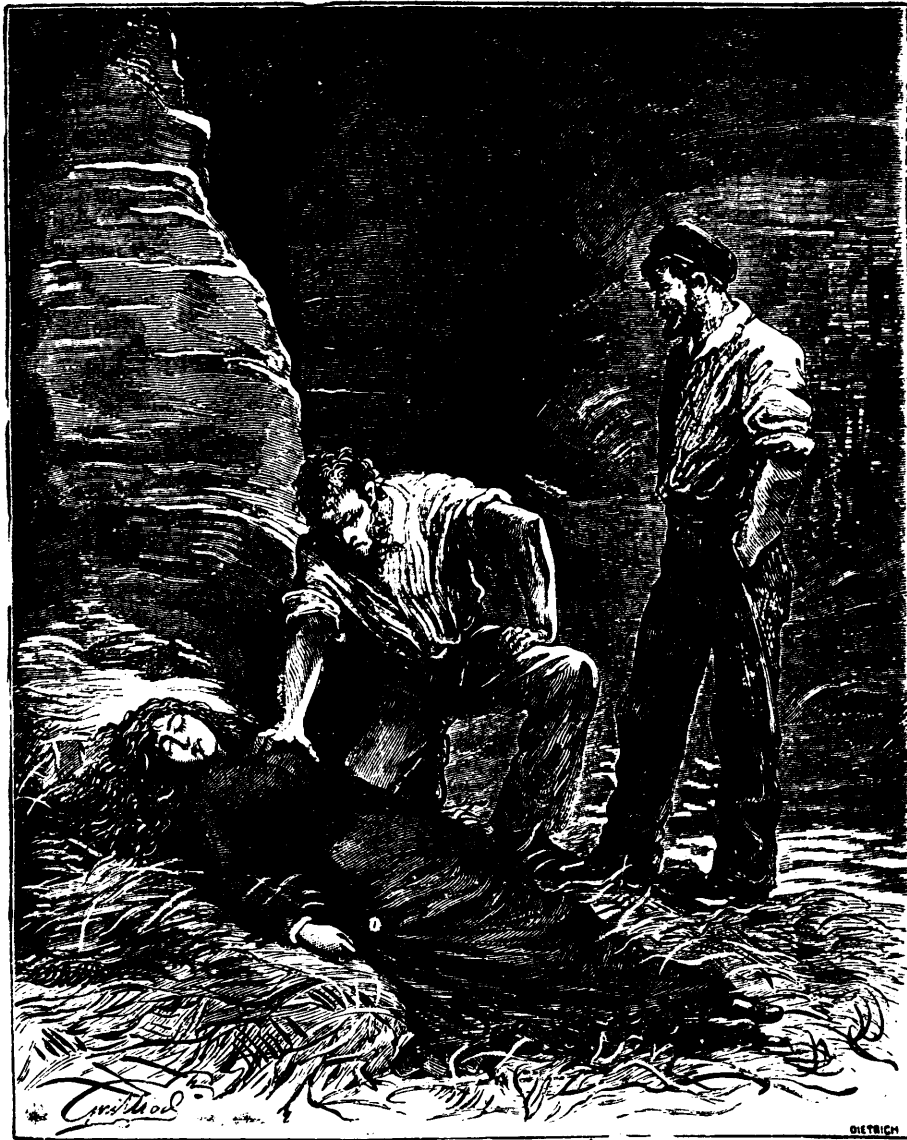
feuille, les papiers et le billet de banque... Pierre Lorient mentait, nous le savons; mais nous savons aussi quel était le but de cet innocent mensonge.

—Le commissaire aux délégations fronça le sourcil.

—Ce que vous m'apprenez change absolument la physionomie de l'affaire... dit-il. La voiture ayant été abandonnée sur la voie publique, j'avais pu croire d'abord à une mauvaise plaisanterie, à un simple délit; mais la chose devient grave...

—Plus grave encore que vous ne le pensez, monsieur le commissaire, reprit Lorient, et vous en jugerez quand je vous aurai mis au courant de certaines observations que j'ai faites en examinant ma boîte...

—Nous allons y arriver, mais d'abord répondez-moi...



L'évanouissement persistait, mais le cœur battait toujours, quoique faiblement.—(Page 150, col. 1).

L'intérieur était éclairé. On entendait des rumeurs confuses et de grands éclats de rire.

Le voleur frappa à la porte.

—Entrez! cria une voix.

Jean-Jeudi franchit le seuil.

Autour d'une table chargée de verres et de bouteilles se trouvaient sept gaillards dont la mine et les allures indiquaient clairement la profession.

Ils accueillirent le nouveau venu par un hurrah joyeux.

—Mes petits amis, leur dit Jean-Jeudi, votre sympathie m'honore, et vous allez voir que je la mérite... J'arrive de la campagne, où j'ai fait un héritage. J'ai touché la succession de défunt mon oncle. Je suis rentier... Je vous paye à souper ici, je vous mène déjeuner à Asnières, et, quand nous aurons déjeuné, nous dînerons à l'île Saint-Ouen, et quand nous aurons dîné nous souperons,

—A vos ordres, monsieur le commissaire.

—Pourquoi, hier au soir, en formulant votre déclaration, n'avez-vous point parlé de l'argent qui se trouvait dans votre voiture ?

Sans se déconcerter, le cocher s'écria :

—La disparition de mon fiacre m'avait mis la tête à l'envers, et je ne pensais plus au paletot et au portefeuille.

—Vous êtes sûr d'avoir placé ce portefeuille et ce vêtement dans le coffre ?

—Absolument sûr... A telles enseignes que le vêtement, qui est de gros drap, était plié très serré, de manière à ne pas occuper beaucoup de place...

X

—Une enquête est indispensable... reprit le commissaire. Quelles sont les observations dont vous me parliez tout à l'heure ?...

—C'est en face du fiacre que je voudrais vous expliquer cela... Autrement je ne viendrais pas à bout de me faire comprendre.

—Où est votre fiacre ?

—Dans la cour de la préfecture.

—Très bien... Allez le retrouver et attendez-moi. Je vous rejoindrai dans quelques minutes...

Pierre Lorient se hâta d'obéir, et le commissaire aux délégations passa chez le chef de la sûreté. Celui-ci était dans son cabinet.

Il écoutait le rapport verbal de l'inspecteur Théfer au sujet des faux-monnayeurs Dubief et Terremonde dont on avait perdu la trace.

En peu de mots le commissaire aux délégations expliqua au chef de la sûreté l'objet de sa visite.

Théfer en entendant parler d'une voiture volée, tressaillit.

Il pensa sur-le-champ à l'expédition de la nuit précédente.

Toutes les précautions avaient été prises et bien prises, il n'en doutait pas.

Cependant il éprouvait une vague inquiétude.

Le commissaire aux délégations conclut ainsi.

—Il paraît que le cocher a fait certaines remarques et désire les soumettre à qui de droit... Peut-être sont-elles de nature à nous éclairer... Cet homme attend dans la cour avec son fiacre... Monsieur le chef de la sûreté veut-il m'accompagner ?

Le complice de la Tour-Vaudieu sentit un frisson courir sur son épiderme.

De quelle voiture parlait le commissaire ?

Quel était ce cocher ?

N'allait-il pas résulter de tout cela pour lui des choses fâcheuses et compromettantes ?

—Je vais avec vous... dit le chef de la sûreté. Votre secrétaire rédigera séance tenante un procès-verbal des déclarations du cocher. Suivez-nous, Théfer... vous pourrez sans doute nous être utile.

Le policier calme en apparence, mais au fond très préoccupé, s'inclina.

—Miss Dick Thorn avait cent fois raison... pensa-t-il... Donner ma démission en ce moment aurait été une folie... J'ai besoin de rester ici jusqu'à nouvel ordre pour tout voir et pour tout prévoir.

Cinq minutes plus tard le chef de la sûreté, le commissaire de police aux délégations, son secrétaire et l'agent rejoignaient Pierre Lorient près du fiacre numéro 13.

Théfer enveloppa le cocher d'un coup d'œil rapide.

Il ne le connaissait pas.

Ensuite il regarda la voiture, et ses suppositions se changèrent en certitude.

C'était bien le véhicule dont on s'était servi pour enlever Berthe Leroyer.

Ceci l'inquiéta, mais il conserva tout son calme et se promit de tirer bon parti des choses qu'il allait entendre.

Pierre Lorient salua respectueusement les nouveaux venus.

Son regard croisa celui de Théfer. Il se demanda où il avait déjà vu cet homme.

—C'est probablement une *Mouche*... se répondit-il. Je l'aurai rencontré à la préfecture...

Le chef de la sûreté fit répéter à Lorient la déclaration faite par lui précédemment.

Le secrétaire prenait des notes sur un agenda. La réflexion rassurait Théfer.

Peu lui importait, en somme, que ce fût le fiacre volé.

Dubief et Terremonde étaient loin, et la voiture ne parlerait pas.

—Les voleurs pouvaient-ils savoir ou supposer que vous aviez un billet de banque dans votre portefeuille ? demanda le chef de la police à Lorient.

—Impossible, monsieur. Personne ne s'en doutait... C'est par hasard que ces gredins ont eu l'idée de fouiller le coffre...

—A quoi pensez-vous que votre voiture ait servi ?

—A rien de bon ; j'en mettrais ma main au feu, à un enlèvement peut-être...

Théfer, malgré son empire sur lui-même, tressaillit.

—Un enlèvement ? répéta le chef de sûreté ; Vous croyez ?

—Mon Dieu, monsieur, je suppose cela comme je supposerais autre chose ; mais il est bien certain qu'à cette heure là, et par le temps qu'il faisait, on n'a pas pris ma voiture pour aller au bois de Boulogne.

—Le fiacre, enlevé rue de l'Ouest, a été retrouvé quai de la Rápée ?

—Oui, monsieur, et on l'avait conduit dans des chemins défoncés et glaiseux... Regardez les roues de la voiture, la caisse et les sabots du cheval... Il y a de la terre glaise sur les marchepieds... il y en a sur le paillason et jusque sur les coussins.

Le policier devint pâle.

—Une boue de cette nature, reprit le chef de la sûreté, ne se trouve guère qu'à Montmartre, à Belleville, du côté des Buttes-Chaumont, et dans les terrains vagues derrière le Père-Lachaise.

Lorient, faisant son profit des observations de René Moulin, répliqua :

—Il y a aussi pas mal de terre glaise dans les environs de Paris, du côté de Montreuil et des carrières de Bagnolet...

Théfer regarda le cocher avec une sorte d'effarement.

Que savait donc cet homme, et pourquoi parlait-il de Bagnolet ?

—Vous êtes observateur, brave homme fit le chef de la sûreté en souriant ; vous pourriez être un agent précieux !

—Il est de fait que j'ai l'œil américain, car j'ai encore remarqué autre chose.

—Quoi donc ?

—Ceux qui m'ont emprunté mon berlingot et mon poulet d'Inde sans me prévenir avaient prémédité le coup. Ils ne pensaient pas plus à ma voiture qu'à une autre, mais il leur en fallait une, et leurs précautions étaient prises d'avance pour qu'on ne pût la reconnaître.

—Sur quoi se base votre affirmation ? Expliquez-vous...

—Examinez les numéros, monsieur, s'il vous plaît... On avait collé des bandes de papier pour les cacher... Les traces de la colle y sont encore...

Si un regard pouvait tuer un homme, l'éclair qui jaillit des prunelles de Théfer aurait foudroyé Pierre Lorient.

Le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations constatèrent immédiatement *de visu* que le cocher ne se trompait point.

—La préméditation me semble établie, dit le commissaire, et les précautions prises par les voleurs ouvrent un champ large aux conjectures... Il faudra savoir à quoi la voiture devait servir...

—A mener une femme quelque part, de gré ou de force... fit carrément Lorient.

Théfer, de pâle qu'il était, devint livide.

—Une femme ! répéta le chef de la sûreté.

—Oui, monsieur...

—Vous le supposez ?...

—Je ne le suppose pas... j'en suis sûr, j'en ai la preuve... et cette preuve, la voici...

Le cocher ouvrit son porte-monnaie, exhiba l'objet trouvé par René Moulin, et le présenta triomphalement à son interlocuteur.

—Un bouton... dit ce dernier.

—Un bouton de bottine... un bouton de soie...

Il était sur le paillason de la voiture et, après avoir relayé, je n'avais conduit personne avant de m'arrêter rue de l'Ouest, pour dîner.

—Alors il est certain qu'une femme est montée dans votre fiacre... Mais était-elle victime au complice ? Nous le découvrirons...

—Dieu le veuille, monsieur !...

—Avez-vous autre chose à nous apprendre ?

—Pas pour l'instant...

—Nous connaissons votre nom et votre adresse vous pouvez vous retirer... Soyez certain qu'on s'occupera très activement de cette affaire...

—Ai-je de l'argent à déposer, s'il vous plaît, monsieur ?

—Non... Il y a lieu de suivre... il est donc inutile de vous porter partie civile...

—Merci, monsieur !

Pierre Lorient remonta sur son siège et fouetta Milord qui partit clopin-clopat.

—Théfer, dit le chef de la sûreté, vous êtes au courant des détails de cette mystérieuse affaire...

—Oui monsieur...

—Eh bien, c'est vous que je vais charger de l'enquête, et je vous recommande de marcher bon train... Il y a dans les circonstances du vol de ce fiacre quelque chose de bizarre qui pique vivement ma curiosité et que j'ai hâte d'éclaircir.

Le sang revint aux joues du policier. Un sourire écarta ses lèvres.

—Je ferai de mon mieux, répondit-il.

—Connaissant votre zèle et votre intelligence, je suis tranquille... Mettez-vous à l'œuvre sur le champs.

Il était près de midi lorsque Pierre Lorient retourna chez Etienne pour lui raconter ce qui venait de se passer à la préfecture.

Le jeune médecin l'écouta, la tête basse et, ne voulant pas attendre inactif le résultat des démarches de la police, se dirigea vers Vincennes afin de commencer lui-même des recherches.

En rentrant chez lui, le soir, harassé de fatigue, il trouva René Moulin qui l'attendait.

Le premier regard qu'ils échangèrent leur apprit que ni l'un ni l'autre n'avaient rien trouvé...

.

Retournons en arrière de vingt-quatre heures.

Regagnons le plateau de la Capsulerie au moment où Berthe Leroyer venait de tomber, en poussant un cri déchirant, dans l'abîme ouvert sous ses pas.

On avait vu de loin les lueurs grandissantes de l'incendie, et nous savons déjà que le tocsin sonnait au clocher de Bagnolet.

Or le tocsin avait réveillé les dormeurs et mis la puce à l'oreille des braves pompiers qui se dirigeaient au pas gymnastique vers le théâtre du sinistre.

De tous côtés, sur les chemins abruptes suspendus aux flancs de la colline, et sur le plateau lui-même, on voyait, à la lueur rouge des torches de résine, courir des hommes, des femmes et des enfants.

Les employés de la Capsulerie s'empressaient aussi d'accourir ; mais nos lecteurs n'ignorent pas que tout secours devait être inutile.

Avant qu'on ait pu lancer un seul jet d'eau sur la maison de M. Servan, elle s'effondrait avec un bruit formidable au milieu des gerbes de flamme et des tourbillons de fumée.

On s'occupait de noyer les décombres, besogne absolument superflue, attendu l'isolement de la propriété.

Dans les groupes qui s'étaient formés autour des ruines on se demandait qui pouvait avoir mis le feu.

On croyait la maison sans locataire ; on parlait de maraudeurs, de pillards nocturnes qui, venus pour voler, avaient allumé l'incendie par accident ou pour commettre un acte de sauvagerie.

Au milieu d'un autre groupe, composé d'une vingtaine de personnes, pérorait M. Servan, le propriétaire.

Il racontait que la veille il avait loué à un Parisien, qui l'avait payé d'avance et se proposait d'installer dans la maison un laboratoire de chimie.

La catastrophe résultait sans doute d'une expérience de ce Parisien, qui probablement avait péri victime de son imprudence ou de sa maladresse.

M. Servan prenait, du reste, son parti le mieux du monde de la destruction d'un immeuble mal situé, coûteux à entretenir et difficile à louer.

Une solide compagnie d'assurances payerait le sinistre, et certes il ne ferait point rebâtir dans un pareil endroit.

Le commissaire de police de Bagnolet questionna M. Servan et rédigea un rapport duquel résultait que l'incendie de la villa devait être at-

tribué à une imprudence du locataire, fabricant de produits chimiques, lequel, selon toute apparence, avait trouvé la mort sous les décombres.

La tâche des pompiers était finie.

La foule, n'ayant désormais rien à voir, se retirait peu à peu.

Les ruines de la villa ne présentaient plus qu'une masse noire et calcinée, d'où s'échappaient par instants des bouffées de vapeurs fétides et des fusées d'étincelles...

XI

Le jour se levait terne et grisâtre.

Déjà, par les chemins creux conduisant aux carrières d'où l'on extrayait la pierre à plâtre, quelques ouvriers se rendaient à leur travail, tout en causant du sinistre de la nuit précédente.

Trois de ces hommes tournèrent à gauche dans une tranchée à ciel ouvert, pour gagner le chantier auquel ils étaient occupés en ce moment.

Au bout de la tranchée ils pénétrèrent dans une sorte de tunnel irrégulier.

Des flaques boueuses détrempaient le sol.

Ces flaques résultaient des suintements qui s'échappaient des parois de la colline lorsque les eaux pluviales saturaient les terrains crayeux du plateau.

Dans ce chemin passaient les tombereaux venant charger la pierre jusqu'au lieu d'exploitation, et de profondes ornières avaient été creusées par les roues des lourds véhicules.

De distance en distance on comblait ces ornières avec des fagots pour éviter que les voitures y restassent embourbées.

En sortant du tunnel les trois ouvriers se trouvèrent dans un espace éclairé, formant une sorte d'hémicycle.

C'était l'endroit où ils travaillaient...

La lumière leur arrivait par une de ces larges crevasses que nous avons signalées sur le plateau de la Capsulerie.

Là ils s'arrêtèrent.

—Grandchamp, dit l'un des carriers au plus jeune de ses camarades, prends les brouettes, les pelles et les pioches, et porte tout ça à notre tranchée, comme un bon garçon... Nous sommes en avance, nous avons encore dix minutes devant nous; je vais en griller une avant de commencer.

Et l'ouvrier bourra, puis alluma une courte pipe de terre.

Le jeune carrier, obéissant aux ordres de Simon, son contremaître, se dirigea vers une sorte de réduit voûté creusé dans la pierre et où, chaque soir, on serrait les outils en quittant le travail.

Au moment de l'atteindre il recula vivement, et son visage prit une expression d'épouvante.

Presque sous ses pieds une large tache rouge se détachait de façon sinistre.

—Oh! oh! s'écria-t-il, on est venu par ici cette nuit!

Le contremaître l'entendit.

—Est-ce qu'on nous a levé nos outils? demanda-t-il avec inquiétude.

—Non... ils sont là.

—Alors, qu'est-ce qui te met la figure à l'envers?

—Il y a du sang par terre...

—Du sang! répétèrent les deux hommes en accourant.

—Voyez...

Et Grandchamp désignait la tache rouge.

—Oui, parbleu, c'est bien du sang! fit le troisième ouvrier. Est-ce qu'on aurait refroidi quelqu'un, cette nuit, dans la carrière?

—Peut-être que des rôdeurs ont couché là cette nuit... Ils se seront disputés et l'un d'eux aura reçu un mauvais coup... Le sang est tombé d'assez haut...

—Il y a des petites éclaboussures tout au tour de la grande tache...

Les deux ouvriers regardaient le sol.

Grandchamp leva machinalement les yeux vers la crevasse par laquelle on apercevait, à une grande hauteur, un coin de ciel.

Il poussa une sourde exclamation.

—Qu'est qu'il y a encore? demanda le contremaître.

—Regardez! répondit le jeune ouvrier d'une voix tremblante en étendant son bras vers la voûte.

Il désignait, à trente pieds au-dessus de leurs têtes un corps inanimé soutenu par des touffes

d'arbustes, poussant dans la crevasse, et dont les rameaux enlacés formaient un solide point d'appui.

—Ça m'a l'air d'être une femme... murmura Simon en frissonnant.

A peine venait-il de prononcer ces mots qu'il porta la main à son front, qu'une goutte tiède venait de frapper.

Ses doigts qu'il regarda aussitôt, étaient rouges.

—Du sang! reprit-il. Et ça vient de là-haut. Présentement la chose est claire. Cette pauvre femme sera tombée cette nuit en allant voir l'incendie, et, sans les broussailles qui se sont trouvées là bien à propos, elle aurait déboulée jusqu'en bas...

—Crois-tu qu'elle soit encore vivante?

—Bien sûr, puisque le sang n'est pas refroidi.

—Il faudrait lui porter secours...

—Certainement; mais comment faire?... Ça n'est pas commode, je vous en fiche mon billet!...

—Prenons une échelle...

Jamais les nôtres ne seront assez longues... Il y a plus de trente pieds du sol au buisson de la crevasse.

—Mettons deux échelles bout à bout...

—C'est une idée... Grandchamp, apporte deux échelles pendant que je vais m'inquiéter d'avoir une corde.

Les échelles furent posées à terre et réunies à l'aide de cordes de manière à n'en faire qu'une qu'on dressa, non sans peine, et dont on introduisit l'extrémité dans la crevasse.

—Est-elle assez longue? demanda le contremaître.

—Oui, patron, répondit Grandchamp, elle touche au buisson.

—Je monte... Maintenez solidement le pied...

Simon s'élança sur les échelles.

Ce contremaître, qui pouvait avoir trente ans, était de petite taille, mais membré vigoureusement et d'une force peu commune.

Il fut bientôt à la hauteur de la touffe d'arbustes, et au niveau du corps qui s'y trouvait accroché.

Eh! bien lui crièrent les deux hommes restés en bas, qui est-ce?

—C'est une jeune femme ou une jeune fille... elle n'est pas du pays...

—A-t-elle beaucoup de mal?

—Je n'en sais rien... Elle est pâle comme une morte et elle a les yeux fermés.

Qu'est-ce que tu vas faire?

—Je vais essayer de la charger sur mon épaule. Tenez bien l'échelle.

Les deux hommes s'arc-boutèrent aussitôt solidement, l'un à droite, l'autre à gauche et Simon gravit encore deux échelons.

La tâche lui parut alors plus difficile qu'il ne l'avait cru d'abord.

Un point d'appui suffisant lui faisait défaut. Les branchages ployaient et craquaient à chacun de ses mouvements.

—Tonnerre!! s'écria-t-il après deux ou trois tentatives vaines, je ne puis la décrocher... Je la laisserais tomber, et peut-être tomberais-je avec elle... Comment faire?

—Patron, dit Grandchamp, un moyen...

—Lequel?...

—Nous allons monter sur le plateau avec des cordes... Arrivés au bout de la crevasse, nous en laisserons pendre un bout... Vous attacherez solidement le corps, et nous le soutiendrons sans le moindre danger...

—Ça va... Calez l'échelle avant de partir...

—Elle ne risque rien. Les montants sont enfoncés de plus d'un pied dans la terre...

—Filez vite, alors, et prenez des cordes au fourneaux à chaux.

Les deux hommes gagnèrent rapidement l'issue de la carrière.

Simon regardait avec intérêt et compassion la jeune femme dont les doigts raidis se crispaient sur les rameaux qu'ils avaient saisis machinalement.

Il toucha l'une de ses mains et la trouva glacée.

—Elle est froide... le sang ne coule plus... On croirait qu'elle vient de mourir, pensa-t-il. Une si jolie fille, c'est dommage...

En ce moment on l'appela d'en haut.

Il vit ses deux camarades penchés sur le bord de la fissure.

—Vous avez la corde?... leur demanda-t-il.

—Parbleu!... plus de vingt mètres...

—Eh bien, envoyez.

Grandchamp et son compagnon laissèrent l'extrémité du câble flexible descendre jusqu'à Simon.

—Je la tiens, dit ce dernier, mais je n'en ai pas assez... Envoyez encore...

Les ouvriers déroulèrent quelques mètres de corde.

—Attendez, maintenant...

Simon, s'accrochant de la main gauche aux rejets les plus vigoureux du buisson, passa sous le corps de la jeune femme sa main droite, tenant la corde, qu'il se mit en devoir d'enrouler autour des épaules et sous les bras.

—Lâchez toujours!... cria-t-il.

La corde fila de nouveau.

Le contremaître fit quatre nœuds serrés et reprit :

—Hissez présentement et en douceur... Je vais me retourner... Je tendrai mes épaules, et vous manœuvrerez de façon à m'amener le corps sur le dos... Pas de secousses, surtout, sinon nous dégringolerions tous les deux.

Simon n'était pas moins adroit que vigoureux. Il tourna ses reins à l'échelle et se pencha de manière à former un support vivant.

La position était dangereuse... Ses forces pouvaient le trahir ou quelque échelon se rompre sous lui.

Il n'y songeait même pas, ayant l'habitude des sauvetages et ne marchandant point sa vie, quoique marié et père de famille.

—Nous y sommes... fit-il. Allez!

Les deux hommes, unissant leurs efforts, soulevèrent lentement le corps enlevé à la couche feuillue qui le soutenait.

—Assez! commanda Simon. Amenez à droite.

Le corps inanimé se balança un instant dans le vide et vint toucher les épaules du contremaître, sur lesquelles il s'arrêta.

—Laissez aller, cria-t-il de nouveau, et soutenez toujours en douceur; je descends...

Les carriers laissèrent filer la corde, et Simon, doucement, avec des précautions infinies, descendit échelon par échelon.

Des gouttes de sueur coulaient sur son front et se teignaient de rose au contact de la gouttelette de sang mal essuyée.

Enfin il toucha terre et, se courbant comme pour s'agenouiller, il se retourna par une suite de mouvements habilement gradués, et reçut dans ses bras le corps de Berthe Leroyer...

Dans un coin de la carrière se trouvaient quelques brassées de paille.

Simon étendit sur cette paille la jeune fille, dont il appuya les épaules contre le paroi rocheux.

Le visage de Berthe offrait la blancheur mate de l'albâtre. Ses yeux étaient fermés. D'une légère entaille au cuir chevelu s'échappaient quelques gouttes de sang. Une large tache rouge maculait le corsage de la robe.

Les deux camarades de Simon furent de retour au bout de quelques minutes.

—Eh bien, demanda Grandchamp, est-elle morte?...

—Ça m'étonnerait bien, répondit le contremaître, les membres ne sont pas raides...

Il s'agenouilla près de l'orpheline et appuya son oreille sur la poitrine, du côté gauche.

—Elle n'est qu'évanouie, ajouta-t-il après avoir écouté. J'entends battre le cœur...

—Peut-être a-t-elle quelque chose de cassé?...

—Pas les bras, toujours, puisqu'on peut les mouvoir sans peine.

—C'est juste.

—Qu'est-ce que nous allons faire maintenant? reprit le contremaître. Nous ne pouvons pas laisser la pauvre femme sans secours, et il nous est impossible de l'emporter...

—Je vais courir à Bagnolet chercher un médecin, dit Grandchamp, et je préviendrai le commissaire afin qu'il envoie un brancard...

—C'est ça... va vite, mon gars, et ne flâne pas en route...

—Soyez paisible, je mets mes jambes à mon cou...

Et le jeune homme partit au pas de course. Simon alla tremper son mouchoir dans l'eau de pluie qui remplissait une ornière, et mouilla les tempes de Berthe à plusieurs reprises.

Cette médication élémentaire ne produisit aucun résultat.

L'orpheline ne reprenait pas connaissance. Ses yeux restaient fermés.

—C'est un miracle qu'elle vive encore!... murmurait le contremaître; si elle n'avait eu la chance de rencontrer à moitié de la crevasse les broussailles qui l'ont accrochée au passage, elle se serait mise en charpie sur la roche où nous sommes...

Une demi-heure s'écoula.

L'évanouissement persistait, mais le cœur battait toujours, quoique faiblement.

Le commissaire de police arriva, suivi d'un médecin et de deux hommes portant un brancard pris à la mairie de Bagnolet.

En route le jeune compagnon leur avait raconté comment ils s'étaient aperçus de l'accident, et de quelle façon ils s'y étaient pris pour descendre le corps.

Le médecin, après avoir procédé à un examen sérieux, déclara qu'aucun membre n'était brisé, mais que la violente secousse pouvait avoir amené des désordres internes.

Il constata deux blessures sans gravité, l'une à la tête, l'autre à la poitrine.

La première n'était pour ainsi dire qu'une égratignure; la seconde, un peu plus profonde et dont il ne s'expliquait pas la cause, avait répandu beaucoup de sang.

Après un pansement provisoire il déclara qu'il fallait porter la jeune fille à l'hôpital le plus voisin, puisque son domicile était inconnu.

—Certainement, dit le commissaire, cette pauvre femme, attirée comme tant d'autres sur le plateau par l'incendie de la nuit dernière, aura commis l'imprudence de quitter le chemin frayé. Ces crevasses béantes et sans garde-fou constituent un danger permanent que j'ai signalé déjà à l'administration et que je vais signaler de nouveau...

On plaça Berthe sur le brancard.

—Avant de l'emporter, reprit le magistrat, il serait bon de voir si ses vêtements ne contiennent rien qui puisse nous renseigner au sujet de son nom et de sa demeure...

Simon mit un genou en terre et fouilla les poches de l'orpheline.

Il en tira une clef d'abord, puis un porte-monnaie que le commissaire ouvrit et qui ne renfermait qu'une pièce d'or et de la monnaie, trente-deux francs soixante-quinze centimes en tout.

—Ah! fit-il, voici quelque chose encore...

Et il tendit un carré de papier au commissaire, qui dit, après l'avoir examiné :

—Un numéro de voiture de place... le n° 13, fripé et à moitié déchiré... Cette femme pouvait avoir cela dans sa poche depuis longtemps, et les cochers, d'ailleurs, ne savent pas qui ils conduisent... L'indication est nulle...

Le carré de papier s'échappa de ses doigts et tomba sur le sol, sans qu'il se donnât la peine de le ramasser.

—Du reste, reprit le médecin, l'évanouissement ne saurait se prolonger beaucoup désormais, et la malade elle-même donnera les renseignements désirables... Il faut se hâter de la conduire à l'hospice... Tout à l'heure, monsieur le commissaire, en traversant Bagnolet, je signerai un billet d'admission que vous voudrez bien légaliser...

—C'est entendu...

On ferma les rideaux de la civière, que soulevèrent les brancardiers.

L'un d'eux demanda :

—Où allons-nous ?

—A l'hospice Saint-Antoine, répondit le médecin.

—Diable! la course est bonne!... Nous n'arriverons jamais à nous deux... Il faudrait relayer en route...

Le contremaître et le moins jeune des carriers offrirent leurs services, qui furent agréés.

Le commissaire complimenta les ouvriers à propos du dévouement dont ils faisaient preuve et ajouta, en s'adressant à l'un des brancardiers :

—Vous remettrez cette clef et ce porte-monnaie au greffier de l'hospice...

—Oui, monsieur...

—Maintenant, en route...

—Tu ne viens pas avec nous, toi? demanda Simon à Grandchamp.

—On n'a pas besoin de moi... je reste ici à travailler en vous attendant...

—A ton aise!...

Le jeune carrier, resté seul, ne bougeait point et, quoiqu'il en eût dit, ne semblait nullement disposé à se mettre au travail.

Il réfléchissait, les yeux fixés sur le carré de papier que le magistrat avait laissé tomber et abandonné sur le sol.

Tout à coup il se pencha vers ce papier et le ramassa.

—Ah! saperlotte! murmura-t-il en haussant les épaules, en voilà un commissaire qui n'a pas inventé le fil à couper le beurre. Il trouve que l'indication est nulle!... Faut-il être borné! Comme si tout n'avait pas son importance!... Un supposé que la petite vienne à mourir sans avoir jaboté; rien qu'en s'adressant au cocher du fiacre numéro 13, et en le menant à la Morgue visiter le corps, on pourrait peut-être retrouver le domicile de la défunte... Moi, je garde le numéro, et si plus tard on avait besoin d'un renseignement, je serais là... C'est ça qui ferait parler de moi!...

Puis, après avoir glissé dans sa poche le carré de papier soigneusement plié, Grandchamp reprit son pic et attaqua la pierre à plâtre.

Sur le vu de la signature du médecin, légalisée par le commissaire de police de Bagnolet, la jeune fille fut admise d'urgence à l'hôpital Saint-Antoine, où la pancarte placée, selon la règle, à la tête de son lit, dut rester vierge de toute indication.

Le médecin de service, dont la visite fut immédiate, reconnut, de même que son confrère, qu'il n'existait aucune fracture.

Une lésion interne restait à craindre; on ne pouvait acquiescer de certitude à cet égard avant la fin de l'évanouissement.

On glissa quelques gouttes de potion entre les dents serrées de l'orpheline, et l'effet de cette potion pouvant se produire d'un moment à l'autre, le médecin attendit auprès du lit.

Au bout d'un peu moins d'une demi-heure Berthe fit un léger mouvement.

Elle se leva sur son coude; ses paupières s'entr'ouvrirent; elle jeta autour d'elle un regard effrayé, referma les yeux et laissa retomber sa tête en arrière.

Le médecin lui prit la main et lui parla doucement.

Ses yeux s'ouvrirent de nouveau. On vit ses lèvres remuer comme pour articuler quelques paroles, mais aucun son distinct ne s'en échappa et une mousse sanguinolente apparut au coin de sa bouche.

—Je crains une hémorragie interne, dit le médecin aux élèves qui l'assistaient, et je constate une paralysie momentanée des cordes vocales... La pauvre enfant est bien malade...

Puis il ordonna de commencer, sans une minute de retard, un traitement énergique.

Quittons pour un instant la jeune malade et rejoignons d'autres personnages de notre récit.

Nous avons vu trembler le policier Théfer tandis qu'il écoutait les déclarations faites au chef de la sûreté par Pierre Lorient.

Pendant quelques minutes, il avait eu peur que l'oncle du docteur Etienne soupçonnât la vérité; il ne tarda guère à se rassurer.

Le brave cocher tirait de certains faits des deductions logiques et saisissantes, mais il ne savait absolument rien, cela sautait aux yeux.

Théfer reprit alors son sang-froid et, de même qu'il avait frissonné d'épouvante, il frissonna de joie quand le chef de la sûreté lui remit la direction des recherches à faire pour trouver les auteurs du vol de cinq cents francs commis au préjudice de Pierre Lorient dans le fiacre n° 13, vol imaginaire, nous le savons, mais qui semblait absolument vraisemblable.

—Parbleu! se dit-il en se frottant les mains avec un sourire cynique, les recherches seront bientôt faites... Ce sera comme pour les faux-monnayeurs Dubief et Terremonde, mais il faut que j'ai l'air de déployer du zèle, et que je mérite des éloges... Voilà la fin du fin!

Séance tenante, il appela les deux agents subalternes qui se trouvaient plus particulièrement sous ses ordres.

Ces deux agents, que nous connaissons déjà pour les avoir vus prêter leur concours à l'arresta-

tion de René Moulin et organiser une surveillance rue Notre-Dame-des-Champs, autour de la maison qu'habitait la veuve du supplicé obéissaient aveuglément à leur chef hiérarchique.

Ils se nommaient Leblond et Bancal.

L'inspecteur leur expliqua ce dont il s'agissait et leur traça l'itinéraire qu'ils devaient suivre.

—Le fiacre a été pris rue de l'Ouest, à dix heures, leur dit-il, et retrouvé à minuit et demi quai de la Râpée.

—Il a dû faire beaucoup de chemin et traverser des terrains glaiseux.

—Les gens qui l'ont volé, et qui me paraissent des malins de premier ordre, l'ont probablement conduit à Bercy uniquement pour dépister les recherches, si elles avaient lieu...

—C'est à Montmartre et à Belleville, selon moi, qu'on a chance de trouver trace de ce fiacre.

—Vous, Leblond, je vous charge d'inspecter Belleville, et vous, Bancal, d'explorer Montmartre...

—Il y a aussi les Buttes-Chaumont... fit observer Leblond.

—Je les comprends dans Belleville, répliqua Théfer.

—Et les derrières du Père-Lachaise jusqu'à Bagnolet... dit Bancal.

—Je me charge de ce coin-là... Si vous ne trouvez aucune piste dans les directions indiquées, j'y lancerai du côté de Bercy et de Vincennes...

—Bien, monsieur Théfer... Quand devons-nous commencer à suivre cette affaire?

—Dès aujourd'hui, avec beaucoup de zèle et d'activité... Vous dresserez chaque jour un rapport et je le joindrai au mien...

—Par qui la voiture était-elle conduite? demanda Bancal.

—Par deux hommes... C'est-à-dire que l'un devait être sur le siège et l'autre à l'intérieur, en compagnie d'une femme...

—Jeune la femme?

—On l'ignore...

—Et le signalement des deux hommes?

—Pas le moindre indice.

—Mais alors, s'écria Leblond en faisant une grimace, c'est chercher une aiguille dans une botte de foin!

—C'est mon avis... appuya Bancal.

—Parbleu c'est aussi le mien... dit Théfer. Mais que voulez-vous? Ordre supérieur... Le hasard peut vous servir, et je compte sur vous...

—Nous ferons de notre mieux.

Les agents se séparèrent.

XII

En expédiant les deux limiers dans les directions qu'il venait de leur indiquer, Théfer avait la certitude matérielle de leur insuccès.

D'un seul côté la lumière pourrait peut-être jaillir.

Il garda pour lui ce côté en se promettant bien d'étouffer toute clarté compromettante.

Tandis que ses hommes se mettaient en chasse, il rentra chez lui en se proposant d'aller le lendemain faire un tour aux environs de Bagnolet, sous un déguisement qui le rendrait méconnaissable.

La nécessité s'imposait à lui de produire un simulacre d'enquête, car, malgré ses fonctions d'inspecteur, il pouvait être surveillé par des agents inconnus ne se trouvant jamais en rapport avec le personnel de la préfecture et communiquant d'une façon directe et secrète avec le chef de la sûreté.

Le policier ne passa qu'une heure dans son logement de la rue du Pont-Louis-Philippe et mit ce temps à profit pour se faire une tête et revêtir ce costume de débarqueur que nous lui avons vu porter lors de sa première entrevue avec Dubief et Terremonde au cabaret des *Trois-Bouteilles*.

Il voulait dépister les mystérieux et insaisissables agents dont nous venons de parler.

—Ayant ainsi modifié son apparence, il se lança à la recherche de Jean-Jeudi, que son propre intérêt et celui du duc de la Tour-Vaudien l'engageaient à trouver pour rentrer en possession, à tout prix et par tous les moyens, des papiers compromettants soustraits à mistress Dick Thorn.

(A suivre)